

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Abonnements (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois).
France: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 40 fr. 6 Mois: 20 fr. 3 Mois: 12 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les mandats non revêtus ne sont pas reçus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Adressez toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph.: WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL PARIS

L'héroïsme des chiens de guerre. — Le brave "Fend-l'Air"



Devant Arras, une marmite éclate, le sergent Jacquemin est plus qu'à demi enterré. Mais le bon chien *Fend-l'Air* est là et sauve son maître. Pour cet exploit, il reçoit un collier d'honneur, solennellement décerné. Le sergent, transporté à l'hôpital, se rétablit doucement. Et lorsque cela fut enfin possible, *Fend-l'Air* fut amené près de celui qui lui devait la vie. Il manifesta une vive joie et le rescapé ne fut pas moins heureux que lui.

AMBASSADEURS DE FRANCE

Même au milieu des tristesses, des larmes et des ruines, le peuple français garde le sourire. Il le peut. Il le doit. A l'arrière comme sur le front sa bonne humeur, précieuse force morale, est l'un des éléments de la Victoire.

Si les causes de chagrin abondent, même pour ceux qui ne souffrent que de la souffrance d'autrui, les raisons de sourire — à travers tant d'héroïsmes et de tragédies — ne manquent pas non plus. La bouffonnerie continue, dans une certaine mesure, durant la tourmente. Seuls les bouffons changent. Encore, si l'on regarde bien, on s'aperçoit que presque toujours ce sont les mêmes gens qui vous donnent la comédie. Mais, l'atmosphère s'étant modifiée, les prétextes sont différents et leurs moyens se sont renouvelés. Irons-nous jusqu'à remercier les personnages comiques qui, parmi tant de grands, de douleurs et de beautés, nous font inconsciemment la charité d'un peu de drôlerie? Non, sans doute. Mais, comme dans l'histoire des époques les plus sublimes, la farce a sa toute petite place à côté de l'épopée, il est bon d'enregistrer, en souriant, les choses cocasses de l'an jour le jour.

On a tout dit sur la Censure, et je crains que pour les auteurs de revues de fin d'année ce ne soit déjà un thème bien éculé lorsque, sans plus avoir à craindre ses ciseaux, ils la pourront mettre en chansons et en couplets.

Mais la Propagande leur sera un sujet presque neuf. On la connaît moins. Il y a moins longtemps qu'elle sévit. Moins moquée qu'Anastasia, elle n'a encore ni surnom ni attributs. Elle est plus jeune. Comme elle n'a pas eu le temps de révéler ses particularités au grand public et comme, par la nature même de son rôle, ses modes d'action s'enlourdissent de quelque mystère, elle n'est pas encore célèbre. Ainsi qu'il convient à une personne grandie à l'ombre de la Carrière et qui se pique de bonne tenue, ses fantaisies sont discrètes et ses paradoxes voilés. Il faut être un peu dans le secret de ses opérations pour en apprécier toute l'irrésistible drôlerie.

Mais je vous promets que, quant à être célèbre un jour, elle le sera, et qu'elle sera bien rire. Je vous garantis non moins que les rieurs ne seront pas de son côté. Nulle part on ne rassemble pour notre délectation future plus drolatiques éléments de comédie. Ah! Quel éclat de rire le jour où l'on publiera la liste complète de ceux qui se sont offerts et qui furent agréés pour être les porte-paroles de la France! A ce moment-là toutes les colères se seront détendues dans l'allégresse de la Victoire. J'espère qu'on ne nous refusera pas le soulagement de nous esclaffer, comme l'on dit, à ventre déboulonné!

Mais, pardon! Il n'y a pas eu que M. La Gasse ou Mme Franfreluche qui soient allés faire apparaître au dehors les mérites de la France. Vous exagérez en laissant croire que ceux-là seuls qui allèrent représenter la pensée française sont de gentils camarades auxquels on ne voulut pas faire la peine de refuser une occupation pendant la guerre, des journalistes agressifs dont on n'était pas fâché de distraire l'esprit mordant, des écrivains aussi inconnus dans les pays où ils vont qu'ignorants de ces pays! N'avez-vous donc pas vu dans les journaux le départ de MM. Bergson, Edmond Perrier, Imbart de La Tour, Widor pour l'Espagne, les heureuses et justes paroles qu'ils ont dites et les témoignages de sympathie pour la France dont leur voyage fut l'occasion?

Qui ne se réjouirait de cette excellente initiative et de ce brillant résultat? Enfin nous voyons des hommes glorieux et légitimement réputés, un philosophe, un savant, un historien, un artiste, tous qualifiés pour parler au nom de la France, se mettre en rapports avec leurs amis de l'étranger et profiter de l'estime en laquelle on les tient pour faire le mieux apparaître dans sa vérité l'âme française et mettre en relief nos affinités latines!

— Eh bien?

— Voilà qui est parfait. Mais ce voyage de Français éminents n'est pas une mission. C'est le voyage libre et volontaire d'hommes qui, appelés par leurs amis espagnols et heureux de leur faire visite chez eux en cette saison où l'Espagne a tant de grâce dans sa noblesse, sont allés s'entretenir avec eux de leurs études communes, des enchantements de la civilisation latine. La Propagande n'y est pour rien et pourtant, bien que ce séjour en Espagne ne soit inspiré que par des préoccupations d'ordre intellectuel, voici un modèle de propagande brillante et efficace. Et il est plaisant de penser qu'elle est strictement d'initiative privée. Laissons aux choix officiels le caractère spécial que décident ils ne veulent pas perdre. Plus tard, l'histoire anecdotique y trouvera son compte!

Puissent d'autres savants illustres tels que MM. Roux, d'Arsonval, Branly, etc., nos cons-

tructeurs et nos ingénieurs les plus fameux, nos industriels et négociants réputés, s'unir à nos écrivains notoires pour aller d'eux-mêmes, sur l'invitation de leurs amis étrangers s'entretenir avec eux des idées communes qui sont toujours un lien entre honnêtes gens de tous les pays civilisés. Cela ne relèvera sans doute pas de la Propagande, telle qu'elle se pratique, mais l'on ose espérer que la Propagande n'y verra aucun inconvénient.

C'est dans le même esprit qu'on ne saurait trop féliciter la Comédie-Française et son administrateur, M. Emile Fabre, d'aller porter en Suisse quelques-uns des chefs-d'œuvre de notre répertoire. Par sa sobre et forte ordonnance, par sa clarté harmonieuse et sa profondeur d'humanité, une pièce de Racine, de Molière, de Corneille, de Beaumarchais parle mieux de la France que ne le saurait faire Mme Franfreluche dans ses conférences ou M. La Gasse dans les cafés de Rome, de Madrid ou d'Athènes — villes où d'ailleurs il ne connaît personne... pas même ses illustres compatriotes de passage.

Georges Lecomte.

Ce que l'on dit

En attendant...

Ainsi que son attitude et même sa volonté, très nettement exprimée, le faisaient prévoir, la Chambre des Communes d'Angleterre a voté à une large majorité, en seconde lecture déjà, la loi qui institue le service militaire obligatoire pour tous les citoyens, de dix-huit à quarante et un ans. Cette loi sera ratifiée dans le plus bref délai par la Chambre des Lords, il n'en faut pas douter, et cette réforme, qui peut être considérée comme une révolution en Angleterre, deviendra bientôt un fait accompli.

Ainsi qu'il arrive toujours chez nos voisins, elle a eu lieu par petits morceaux, comme cela s'était passé déjà pour les lois de protection ouvrière, le Home Rule et le suffrage universel même — qui n'existe pas encore tout à fait, si étrange que cela puisse nous paraître, de l'autre côté du détroit : on y a maintenu le principe d'un cens nominal, et il est encore des électeurs qui jouissent de plusieurs votes parce qu'ils possèdent plusieurs propriétés dans des comtés différents.

Seulement, sous l'empire de la nécessité, cette réforme par petits morceaux s'est faite assez rapidement : on a mis doubles les petits morceaux. En temps ordinaire, elle eût exigé quelque cinquante ans.

Le procédé employé ressemble beaucoup, sauf le respect que je vous dois, à celui de ce président d'assises qui, la cause devenant un peu scandaleuse, disait : « J'invite les honnêtes femmes à se retirer! » ... Puis, quelques instants après : « Maintenant, huisser, faites sortir les autres. »

On a prié d'abord les bons citoyens de s'engager volontairement. Puis on a déclaré que les autres partiraient tout de même.

En France, où l'on a le culte des principes généraux, on a fait et on fera toujours tout le contraire. On a déclaré que tous les citoyens devaient le service militaire. Puis on a rappelé dans les usines ceux dont le travail y semblait plus utile que leur présence sous les armes.

Le résultat est le même : mais, la mentalité des deux peuples étant différente, on a dû employer des moyens inverses.

Pierre Mille.

Hier, cinq mai, les amateurs de beaux spectacles ont espéré en vain le ciel bleu et le noble crépuscule qui leur eussent permis d'admirer, cette année comme tous les ans à la même date, l'apothéose de l'arc de Triomphe! C'est le 5 mai, enfin, jour anniversaire de la mort de Napoléon I^{er}, que le soleil — et ce jour-là seulement — s'encadre avec une exactitude rigoureuse dans l'axe du porche de gloire. Cette curieuse coïncidence est bien connue, mais nul ne put la constater en 1916. Un furieux orage inonda la capitale dans l'après-midi, et la fin du jour en resta toute morose.

Nous prendrons notre revanche en 1917, « et même avant », assurent les poilus du front.

La guerre aérienne comporte des joies variées, et un célèbre aviateur a fait connaître, par une lettre récente, qu'il n'est point, au ciel, que la chasse à l'homme pour distraire le pilote audacieux. Ce héros de l'air est actuellement à Salonique et il écrit

à l'un de ses amis : « Mon cher, quelle belle balade je viens de faire là-haut! Pas d'ennemis à poursuivre, mais la plus émerveillante des rencontres : six aigles, oui, mon bon, six aigles, qui ont voulu « crâner », mais à qui j'ai fait une conduite de Grenoblois, je ne te dis que cela. Qui n'a pas chassé l'aigle en Orient, ne sait pas encore tout des joies magnifiques que peut donner l'aviation. J'en ai démolé deux !... »

Ce que n'a pas ajouté le chasseur d'aigles, c'est que la veille il avait — faute de grives on chasse de vilains merles — descendu un Boche.

On sait que les femmes occupent une place de plus en plus grande dans tous les bureaux militaires. Elles y apportent leurs habitudes de propreté et leur souci primordial du « ménage ».

C'est ainsi que tous les matins on peut voir, aux fenêtres de l'Ecole de guerre ou du ministère, de petits chiffons agités par des mains agiles. Les dames font la toilette de leur bureau avant de se mettre au travail.

Ayant bien épousseté leur table, changé l'eau du vase où trempe le muguet porte-bonheur et jeté un coup d'œil furtif sur le cher feuillet, elles commencent leur besogne, sous l'œil amusé de leurs collaborateurs : les auxiliaires.

L'épée académique présentée naguère au félibre Jean Aicard porte sur sa poignée une cigale d'or. Aujourd'hui c'est une « vraie » cigale, ou plutôt une « vraie » sauterelle bruisante, que les félibres du Languedoc s'apprêtent à offrir au roi Pierre de Serbie.

Les vieux poètes du terroir qui, demeurés à l'écart de la guerre, « vont, sans cesse y songeant », ont remarqué la ressemblance entre les ailes grises, doublées de rouge, de la sauterelle languedocienne et l'uniforme gris, doublé de rouge, des soldats serbes. Un poème en patois, signé par un modeste émule de Jasmin, accompagnera la bestiole offerte au vieux roi exilé : « C'est l'espoir de ton peuple martyr — que chantent, par les jours de soleilade, — les sauterelles de chez nous, — les sauterelles bruisantes, — couleur de terre et de sang, — couleur des soldats de Serbie. »

Petit dialogue dans un bureau de poste :
— Mademoiselle, je désire envoyer à Nice un télégramme.

— Rien de plus simple, monsieur. Rédigez-le. Donnez-le moi, je l'expédierai.

— Oui. Mais il y a peut-être une petite difficulté? Mon télégramme sera rédigé en anglais. L'enverrez-vous sous cette forme?

— Assurément.

— Voilà qui est curieux. L'autre jour, de Nice même, j'ai voulu télégraphier à Paris, et en anglais, précisément. On m'a refusé mon texte, en me demandant de l'établir en français.

— On a eu raison, monsieur.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. Paris peut envoyer à Nice une dépêche anglaise, mais Nice n'a pas le droit d'user de la réciprocité.

— Curieux.

— C'est comme ça.

— Soit!

Un médecin fort connu, mais qui, très scrupuleux observateur du secret professionnel, nous demande de taire son nom, nous adresse la lettre suivante :

« La vie a parfois de comiques aspects, et, quoi que l'on dise, même dans les circonstances les plus tristes. J'habite un quartier de Paris où existent de nombreuses villas que leurs propriétaires ont baptisées de noms divers, exactement comme s'il s'agissait de cottages pour villes d'eaux.

« Ceci dit, je reçois, hier, la visite d'une jeune fille fort affligée, avec qui j'ai, mot pour mot, le dialogue suivant :

« — Monsieur le docteur, pourriez-vous venir d'urgence chez mes parents? Nous avons tous les malheurs. Ma petite sœur tousse horriblement. Ça l'a prise tout à coup. Les varices de maman viennent d'enfler et elle a dû se coucher. La bonne a des névralgies atroces et, pour comble d'infortune, papa vient de faire une chute dans l'escalier de la cave.

« — Tout cela d'un coup?

« — Je conviens que c'est inouï, mais c'est comme cela.

« — Où demeurez-vous?

« — A deux pas d'ici. Dans une villa.

« — Villa comment?

« — Villa Sans-Souci !!! »

Le Veilleur

Journal d'un neutre

Voici quelle est l'organisation de mon régime pour la nourriture : je prends à mon hôtel (rue La Fayette) le petit déjeuner, assez copieux, brioches, puisque de croissants il n'est plus, beurre d'Isigny (excellent!), miel, mais je l'avoue tout bas, non pas suisse, car je préfère celui de France, plus consistant. Le repas de midi, je le prends dans une brasserie, et selon le menu du jour. Coût : 3 fr. 25, tout compris. Mais le dîner, je fais des débauches : une fois sur deux, j'aborde les grands restaurants.

Mon but est de me régaler, je le dis ingénument. Il est aussi de faire des observations sur la haute société. Je ne regarde pas s'il m'en coûte : j'inscris au budget de mon instruction, titre des frais généraux, n'oubliant pas ma devise : « Représentant de commerce, mais intellectuel ».

J'avais déjà fréquenté les grandioses établissements lors de mes précédents séjours. J'applique donc pour méthode la comparaison, et je note seulement les différences :

1° Tenue. Il était, avant la guerre, pour ainsi dire, une échelle des diverses bonnes tenues, de même qu'il est une échelle des peines dans le Code. Eh bien ! de même que juridiquement parlant les circonstances atténuantes abaissent d'un cran chaque peine, et que mort, par exemple, devient travaux forcés, travaux forcés deviennent réclusion, réclusion prison, et ainsi à suivre, de même la guerre a baissé d'un cran chaque exigence du protocole, quant au costume. Je dis qu'on en allait en habit on va en smoking, on en smoking on jette les yeux. Je suis obligé de prendre le papier dans ma main, de mettre le binoche sur mon nez, et même de tirer le crayon. Pourquoi cela les fait-il rire, et se mêlent-ils toujours de ce qui ne les regarde pas ?

2° Chère. Je note, contre toute attente, un progrès au lieu d'un recul. Peut-être que nous assistons à une renaissance de la cuisine française ? Personnellement, je me féliciterais, étant connaisseur.

3° Additions. Variables. Tantôt plus, tantôt moins. Cabarets de premier ordre, proportionnellement moins chers que ceux du second. Cette remarque est curieuse. Je la certifie. Je n'ai pas encore attrapé le *chic* des Parisiens, qui vérifient leur addition sans avoir l'air d'y jeter les yeux. Je suis obligé de prendre le papier dans ma main, de mettre le binoche sur mon nez, et même de tirer le crayon. Pourquoi cela les fait-il rire, et se mêlent-ils toujours de ce qui ne les regarde pas ?

4° Femmes. Je ne vais pas décrire chapeaux, faits comme bonnets d'âne, bottines d'aviateurs et jupes courtes : je ne suis pas si frivole. Seulement noterai-je qu'ainsi, en Amérique, on ne distingue pas le bourgeois de l'ouvrier, chacun portant même complet, ainsi, à Paris, je défie l'observateur le plus fûté (j'en suis l'exemple) de discerner le rang d'une femme selon sa toilette, toutes étant de même fagotées. Je note encore : après le dessert, elles tirent de leur sac un chiffon entièrement maculé de poudre et le passent sur leur visage ; puis elles crayonnent leurs lèvres de rouge. Cela n'est pas bien propre ; ne pourraient-elles pas aller le faire au *lavatory* ?

5° Personnel. Ce n'est pas moi qui m'étonnerais d'être servi à table par un blanc-bee, ni même, si je puis ainsi dire, par un petit gargon. Car tel est l'usage en maint pays où j'ai séjourné pour affaires ; mais, à Paris, le client ne permettait pas que le domestique fût positivement glabre : il lui ordonnait d'être rasé. Aujourd'hui, changement ! La cause, qui se conçoit, est une mobilisation sincère, et non faite comme à Vienne, où ces messieurs du Jockey Club ont gardé leurs valets de pied. Ici, valets de pied sont au front, si toutefois ils ont l'âge, et ceux-là seuls qui ne l'ont pas peuvent servir ou gâter les sautes.

Est-ce tout ? Si je m'avise que j'ai fait une omission, je la réparerai demain.

Pour observer plus librement et enregistrer ces choses intéressantes, je dîne toujours seul, sauf, bien entendu, si je suis invité. Ce n'est pas que je craigne la dépense, mais, comme je viens de dire, je le répète, pour n'avoir pas à faire la conversation et être tout à mon enquête. Et c'est aussi que j'ai un goût de la solitude ; car, dit Ibsen, le plus grand est le plus seul. (Sans fausse modestie !)

Comme j'avouais naïvement ce goût de dîner seul à un de mes confrères et bons camarades français, il me répondit en souriant :

— Ah ! oui, au régiment, nous appelons cela faire suisse.

J'ai souri pareillement, pour avoir l'air de comprendre. Mais ces Parisiens n'ont-ils pas des locutions réellement impénétrables ?

P. G. C. :

Abel Hermant.

M. Liebknecht remis en liberté

BERNE, 5 mai. — M. Liebknecht, arrêté le 1^{er} mai lors de la manifestation de la place de Potsdam à Berlin, a été remis en liberté.

On annonce que le gouvernement est décidé à atténuer la loi sur le régime des associations, conformément aux vœux des socialistes dont il est visible qu'il recherche les bonnes grâces.

UN AN APRES QUE "LA LUSITANIA" A ÉTÉ TORPILLÉE !



La réponse de l'Allemagne coïncide — à un jour près — avec l'anniversaire du torpillage de la Lusitania. A ce propos, le London Opinion publie l'amusant dessin ci-dessus.

M. Wilson veut une armée forte

WASHINGTON, 5 mai. — M. Wilson a vivement conseillé aux chefs des divers partis du Sénat et de la Chambre des représentants de se mettre rapidement d'accord sur le bill ayant pour objet d'augmenter les effectifs de l'armée américaine, en raison de la crise internationale.

La bataille de Verdun

Une violente attaque allemande est repoussée

Le village de Cappy, dans les environs duquel les Allemands viennent de tenter sans succès un coup de main, est situé sur la Somme, en aval de Frise. Quand l'ennemi, le 29 janvier, nous a enlevé ce village, on pouvait prévoir que tous ses efforts pour en déboucher seraient vains. C'est ce que l'événement a vérifié.

Devant Verdun, l'attaque que tout faisait présager s'est produite enfin et a porté sur nos tranchées au nord de la cote 304, le long de la route de Béthincourt à Esnes. L'objet en était de tourner par l'ouest notre position du Mort-Homme, qu'il est très difficile d'aborder par le nord depuis nos récents progrès. L'attaque a été des plus violentes et n'a pas donné le résultat que l'ennemi en attendait, car elle a été repoussée dans son ensemble et n'a réussi qu'à atteindre, par endroits, notre tranchée de première ligne. L'ennemi a subi certainement des pertes importantes en essayant d'avancer sur le glacis qui monte vers la cote 304 et qui est pris de flanc par le Mort-Homme.

Ainsi, l'ennemi continue à porter son effort principal contre Verdun, bien qu'il ne puisse garder aucun espoir de prendre la place par ces attaques interminables dont le gain est toujours compensé avec usure par nos ripostes. Incessamment, il ramène dans les mêmes secteurs ses unités épuisées et refaites à la hâte.

Quant à nous, il nous importe peu de voir l'armée allemande s'user à Verdun ou ailleurs. Ce qui importe, et ce qui est assuré, c'est que nous n'avons à craindre en aucun point une rupture ni même un recul sensible de notre front.

Jean Villars.

Ce que l'Allemagne des États-Unis !

La note allemande établit, si l'on peut dire, le record de l'hypocrisie, de l'impudence et du dédain.

Après quinze jours, la note de l'Allemagne aux États-Unis — qui avaient prié le gouvernement impérial de répondre rapidement — est connue. On en lira le texte ci-dessous. On

humanité, et pour faire plaisir aux États-Unis, elle va aller jusqu'à l'extrême limite des concessions possibles, et donner à ses sous-marins des instructions nouvelles... qui sont exactement les mêmes que celles en vertu desquelles le *Sussex* et tant d'autres navires — chargés de non-combattants et de neutres — ont été envoyés au fond des mers.

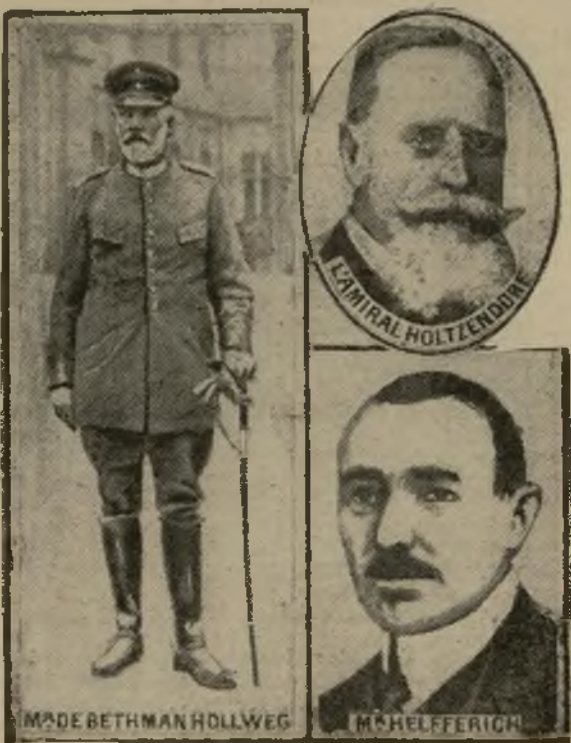
Il faut lire cette note *in extenso*. Il le faut pour mesurer ce que la diplomatie allemande peut accumuler de mauvaise foi cynique, d'impudence naïve, de subtilité maladroite. Et la seule conclusion qu'on puisse, l'ayant lue, en tirer, c'est que le kaiser prend les Américains — qui ont demandé une réponse nette —

Mais qui aura le dernier mot ?

Le texte de la note a été remis jeudi par le secrétaire d'Etat, von Jagow, à l'ambassadeur Gerard :

Le soussigné a l'honneur de présenter, au nom du gouvernement impérial, à Son Excellence M. James W. Gerard, ambassadeur des États-Unis, la réponse suivante à sa note du 20 avril concernant la conduite de la guerre sous-marine allemande. Le gouvernement allemand a transmis aux autorités navales compétentes aux fins d'enquêtes le dossier relatif au *Sussex* tel qu'il a été communiqué par le gouvernement des États-Unis. A en juger par les résultats que l'enquête a jusqu'à présent révélés, le gouvernement allemand est enclin à admettre la possibilité que le navire mentionné dans la note du 10 avril comme ayant été torpillé par un sous-marin allemand est effectivement le *Sussex*.

Le gouvernement allemand demande la permission de différer la communication de plus amples détails sur ce sujet jusqu'à ce qu'il ait pu élucider certains points d'une importance décisive pour l'exposé des faits de la cause. S'il était démontré que le commandant a été dans son tort en supposant que le navire en question était un navire de guerre, le gouvernement allemand ne manquerait



Ceux que le kaiser a consultés pour la rédaction de la note aux États-Unis.

Y verra réédités les vieux arguments germaniques : tout ce qui arrive, c'est de la faute de l'Angleterre, et de celle des neutres (notamment de l'Amérique), qui n'obligent pas l'Angleterre à renoncer au blocus. L'Allemagne, elle, est l'innocence persécutée. Néanmoins, par

pas de tirer les conséquences résultant de ces faits.

En ce qui concerne le cas du *Sussex*, le gouvernement des Etats-Unis a fait une série de déclarations dont le point principal est l'assertion que l'incident doit être regardé seulement comme un exemple des méthodes de destruction délibérée et sans discernement de navires de toute provenance et de toute destination par les commandants de sous-marins allemands. Le gouvernement allemand doit réfuter avec énergie cette assertion. Le gouvernement allemand estime toutefois qu'il est de peu d'intérêt d'entrer présentement dans des détails, car le gouvernement des Etats-Unis s'est abstenu de motiver cette assertion par des faits concrets. Le gouvernement allemand se bornera à déclarer qu'il a prescrit des restrictions étendues dans l'usage de l'arme sous-marine, et cela par égard pour les intérêts des neutres et en dépit de ce fait que lesdites restrictions sont naturellement à l'avantage des ennemis de l'Allemagne. L'Angleterre n'a jamais montré, pas plus que ses alliés, autant d'égards pour les intérêts des neutres.

Les forces sous-marines allemandes ont en réalité des ordres pour mener la guerre sous-marine selon les principes généraux reconnus par le droit international, qui s'appliquent à la visite, à la perquisition et à la destruction des navires de commerce, exception faite en ce qui concerne la conduite de la guerre sous-marine contre les marchandises ennemies transportées par des navires de commerce ennemis, rencontrés dans la zone de guerre qui entoure la Grande-Bretagne. A l'égard de cette dernière catégorie, aucune assurance n'a été donnée au gouvernement des Etats-Unis. Aucune assurance de cet ordre ne se trouve contenue dans la déclaration du 8 février 1916.

« L'Allemagne ne sort pas des règles du droit international »

Le gouvernement allemand ne saurait admettre que l'on mette en doute le fait que ces ordres ont été donnés et exécutés avec bonne foi. Des erreurs se sont produites en fait, mais dans aucune espèce de guerre elles ne sauraient être évitées complètement. Certaines tolérances doivent être accordées dans la conduite de la guerre navale contre un ennemi qui recourt à toute espèce de ruses, qu'elles soient licites ou non. Mais toute possibilité d'erreur écartée, la guerre navale, tout comme la guerre continentale, implique des dangers inévitables pour les personnes et les biens neutres qui pénètrent dans la zone de combat. Même dans les cas où les opérations navales se trouvent limitées aux formes habituelles de la guerre de croisière, les personnes et les biens neutres ont eu fréquemment à en souffrir. Le gouvernement allemand a insisté à de nombreuses reprises et en termes explicites sur les dangers provenant de mines qui ont amené la perte de nombreux bâtiments.

Le gouvernement allemand a fait au gouvernement des Etats-Unis plusieurs propositions en vue de réduire au minimum pour les voyageurs et les biens américains les dangers inhérents à la guerre navale. Malheureusement, les Etats-Unis ont décidé de ne pas accepter ces propositions. Si le gouvernement des Etats-Unis les avait acceptées, il aurait contribué à éviter une partie des accidents dont les citoyens américains ont été les victimes entre temps. Le gouvernement allemand maintient ses offres en vue d'arriver à un accord sur les bases qu'il a indiquées.

Ainsi que le gouvernement l'a déclaré à plusieurs reprises, il ne saurait renoncer à l'emploi de l'arme sous-marine dans la conduite de la guerre contre le commerce ennemi. Néanmoins, le gouvernement allemand a décidé maintenant de faire de nouvelles concessions en conformant les méthodes de la guerre sous-marine aux intérêts des neutres. En prenant cette décision, le gouvernement allemand est guidé par des considérations qui sont ainsi au-dessus de la question litigieuse.

« L'Allemagne et l'Humanité »

Le gouvernement allemand n'attache pas moins de prix aux principes sacrés de l'humanité que le gouvernement des Etats-Unis. Il tient pleinement compte de ce que les deux gouvernements ont collaboré pendant un grand nombre d'années pour développer le droit international, conformément à ces principes dont l'objectif suprême a toujours consisté à limiter la guerre, sur terre et sur mer, aux forces armées des belligérants et à préserver dans la mesure du possible les non-combattants des horreurs de la guerre. Mais bien que ces considérations aient une grande valeur, elles n'auraient pas à elles seules, dans les circonstances actuelles, déterminé l'attitude du gouvernement allemand.

(Lire la suite en Dernière Heure.)

VITTEL -- SAISON 1916

(25 mai-25 septembre.)

Services de cure complets.
Sécurité absolue en raison de l'éloignement de la zone des opérations militaires.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Vendredi 5 Mai (642^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au sud de la Somme, un coup de main tenté par l'ennemi sur nos tranchées de la région de Cappy a complètement échoué.

A l'ouest de la Meuse, après un bombardement d'une extrême violence, les Allemands ont lancé hier, en fin de journée, une forte attaque sur nos positions au nord de la cote 304. Repoussé sur l'ensemble du front attaqué, l'ennemi a pris pied dans quelques points de notre tranchée avancée.

A l'est de la Meuse et en Woëvre, activité intermittente de l'artillerie.

Nuit relativement calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Le mauvais temps a gêné les opérations sur la plus grande partie du front, où l'on ne signale que des luttes d'artillerie.

A l'ouest de la Meuse, le bombardement a continué avec une violence croissante au cours de la journée sur le secteur de la cote 304. Dans la région du bois d'Avocourt et du bois des Caurettes, bombardement moins violent, mais continu.

A l'est de la Meuse, en Woëvre, activité moyenne de l'artillerie.

Un zeppelin qui survolait Salonique est abattu par nos canons à l'embouchure du Vardar

Dans la nuit du 4 au 5 mai, vers 2 heures, un zeppelin, qui survolait Salonique a été abattu par le canon des flottes alliées. Le zeppelin est tombé en flammes à l'embouchure du Vardar.

L'occupation de Florina prévient un coup de main bulgare

Les troupes françaises qui défendent le camp retranché de Salonique ont occupé le 2 mai la ville de Florina, située en territoire grec, à 30 kilomètres au sud de Monastir, à environ 145 kilomètres à l'ouest de Salonique, et à 100 kilomètres de nos premières lignes.

Il semble que le transport des troupes qui ont occupé Florina se soit fait par chemin de fer.



La population a fait à nos troupes le meilleur accueil.

L'occupation de Florina s'imposait. C'est par Florina que les Allemands et les Bulgares se ravitaillaient en Grèce, et le préfet de Florina avait même dû être relevé de ses fonctions par le gouvernement grec.

En outre Florina, gare-frontière sur le chemin de fer Salonique-Monastir, fait face à Monastir et établissait une communication entre le territoire hellénique et les territoires serbes occupés par l'ennemi.

On se souvient que le gouvernement grec avait déclaré qu'il ne s'opposerait pas à l'invasion de la Grèce par les troupes bulgares-allemandes. Cette invasion est désormais plus difficile.

Le service obligatoire est définitivement adopté par l'Angleterre

L'Angleterre vient d'accomplir un acte qui se place au premier rang des plus vigoureux, des plus solennels, des plus grands de son histoire.

Il y a quelques semaines, quelques heures, pourrait-on dire, la seule évocation de ce qui est maintenant un fait, déconcertait les ministres, effrayait les parlementaires, mettait en émoi la nation dont une fraction nombreuse parlait de grève générale et de révolte.

Et puis, sans secousse, sans crise, sans discussion, sans autres discours que ceux qui proclamaient le grand devoir national plutôt qu'ils ne sollicitaient le Parlement de s'y conformer, l'œuvre se parachève : l'Angleterre déclare que tout Anglais sera soldat, et ce qui fut tant de fois déclaré irréalisable chimère est devenu réalité.

L'homme dont le nom restera attaché à cette œuvre est M. Lloyd George, dont le vigoureux discours à la Chambre des Communes n'a pas peu contribué à vaincre les dernières hésitations des universitaires de la réforme.

Invocant à ce propos l'exemple de la France, M. Lloyd George a déclaré :

« Notre pays, dans l'histoire, n'a été sauvé d'un péril que par le service militaire obligatoire. »

Tout pays qui doit pouvoir faire appel à tous ses hommes pour sa défense, et la Grande-Bretagne, Dieu merci, n'est pas une paralysie incapable de faire appel au service de tous ses citoyens.

La France, messieurs, se défend au moyen du service obligatoire, et c'est par le service obligatoire que la démocratie italienne s'efforce de délivrer ses frères retenus en esclavage.

C'est par le service obligatoire que le paysan de Serbie a défendu ses montagnes ; c'est par lui qu'il les reconquerra. (Applaudissements.)

On vous dit que le bill procurera 200.000 hommes, je crois qu'il procurera davantage.

Si nous avions fait comme la France, si, dans toute l'étendue de l'Empire britannique nous avions appelé sous les drapeaux des hommes dans la même proportion que la France relativement à sa population, nous aurions eu le double de combattants.

Or, avant que nous ayons fait des sacrifices égaux à ceux de la France, il nous restera encore une grande marge.

Qu'on ne nous dise pas que le service obligatoire provoquera de l'agitation parmi les travailleurs.

Qu'on ne nous représente pas le travailleur britannique comme une sorte de neutre suspect.

Les vertus élémentaires ne sont pas l'apanage d'une classe particulière de citoyens plutôt que d'une autre, et le patriotisme est une des plus grandes parmi ces vertus.

La Chambre des Communes a procédé ensuite au vote du projet de loi en seconde lecture. Par 328 voix contre 36, le bill du service militaire obligatoire a été définitivement adopté.

Les pronostics promettaient à l'opposition de sir John Simon un maximum de 40 voix ; ce chiffre n'a pas été atteint.

La presse anglaise approuve le vote

Le Times :

L'énorme majorité avec laquelle la Chambre des communes a accepté en seconde lecture la loi établissant le service militaire obligatoire justifie les affirmations éloquentes de M. Lloyd George ; il a raison d'avoir confiance en ses compatriotes. La nation, comme l'a dit si justement sir Edward Carson, est fatiguée des discours et demande des actes. Nous avons perdu assez de temps à appliquer à la conduite d'une formidable guerre les méthodes des partis politiques employées en temps de paix. Le pays fera bon accueil à la loi qui constitue un progrès important sur la route qui nous conduit à la victoire.

Le Daily Telegraph :

Assurément, le service militaire obligatoire n'est pas populaire en Angleterre. Une Angleterre éprise de liberté individuelle ne peut accepter avec enthousiasme une telle mesure. L'Anglais, cependant, avec sa rapide intelligence, a compris que le pays avait besoin d'hommes et que dès lors tous devaient accepter l'obligation de défendre la patrie.

Le Daily Chronicle, adversaire de la loi en principe, mais reconnaissant sa nécessité, écrit :

Pour défendre la loi actuelle, un libéral doit considérer qu'il convient de sacrifier certains principes pour obtenir l'unité de la nation aux actions de l'alliance.

La Pall Mall Gazette dit au sujet du vote du service obligatoire :

Il vaut mieux faire trop maintenant que d'allonger la durée de la guerre de deux ans en faisant trop peu.

Nos fabrications de guerre

La commission de l'armée s'est réunie hier à la Chambre. Elle a entendu un exposé du général Pédoya sur l'état de notre production en matériel et en munitions. M. Seydoux a ensuite rendu compte d'une visite aux établissements du Bourget.

Propos d'un inconnu

Virtuoses d'espionnage

Les événements d'Irlande sont venus prouver à nos fidèles alliés quels risques l'on court quand on ne se méfie pas des méthodes allemandes relatives à l'espionnage.

On a prononcé le mot dédaigneux d'« espionite » à propos de ceux qui signalaient le danger de cette arme redoutable et secrète. Avant 70, on disait aussi du général Ducrot, gouverneur de Strasbourg : « Il y avait des Allemands jusque dans le fond de son verre ! » Et avant le mois d'août 1914 combien avons-nous vu de ces Tentons déguisés en bons garçons qui aiment bien les demoiselles et les restaurants de Paris : depuis ce protecteur des arts, ce généreux mécène qui offrait des villas dans les environs de Paris aux pauvres artistes de ses amis, villas d'un style très moderne puisqu'elles pouvaient servir de réduits pour mitrailleuses et de tourelles pour gros canons ; jusqu'au papalard ambassadeur M. de Schoen qui, pour bien montrer les intentions ultra-pacifiques de son maître, ne manquait jamais un seul des tangos du vendredi à Magic-City ? En avons-nous connu, des peintres débraillés, social-démocrates, antimilitaristes, et que l'on rencontrait deux ans après sanglés dans une tunique bien ciel, le casque rivé sur la tête, monocle à l'œil et marchant automatiquement à la tête d'une compagnie prenant la garde montante à Berlin ?

En avons-nous connu, de petits employés de librairie, de petits placiers, de petits commerçants, des tas de petites gens de rien du tout et qui n'étaient ni plus ni moins que les acteurs d'une pièce bien machinée ?

Notez qu'en 1870 on avait déjà reconnu tels capitaines prussiens pour d'anciens garçons de ferme qui avaient admirablement quelles étaient les ressources de tels pays. C'était monnaie courante ; c'était le secret de Polichinelle. A quoi ces terribles leçons avaient-elles servi ?... Je vous laisse juges.

En ce qui concerne l'Irlande, songez devant quelles machinations l'Angleterre s'est trouvée. Qui donnera une minute de la présence secrète d'une combinaison allemande, et cela depuis des années ? A qui fera-t-on croire que le kniser, ce grand maître des espions, n'a pas fait tous les sacrifices pour jeter en Irlande de l'huile sur le feu, comme on dit familièrement. Avec quelle ardente curiosité les Allemands qui ne peuvent cacher complètement leurs intentions vous disaient-ils, quand on revenait d'Angleterre : « Eh bien ! que se passe-t-il dans « l'île » ? Les socialistes... que font-ils ? Et l'armée... on ne songe pas à la renforcer ? (C'était la leur cauchemar.) Et l'Irlande ?... » Ah ! l'Irlande, on sentait qu'ils avaient là un intérêt caché, quelque chose sur quoi ils comptaient. Et les incidents divers qui se sont déroulés bien avant la guerre, à propos du *Home Rule*, il faudrait être fou pour ne pas y trouver l'Allemagne, et encore l'Allemagne, et toujours l'Allemagne.

Les épisodes qui viennent de prendre fin, et dont la Cour martiale et la corde seront la conclusion, forment une contribution de premier ordre pour ceux qui étudient les spéculations de la philosophie d'Etat. Il est prouvé, de longue date, que la puissance d'un pays ne se maintient que par la suppression totale, absolue du moindre élément ennemi qui essaie de s'insinuer. Les Romains ne s'y sont pas trompés.

Les Allemands sont des espions, des fabricants de guerre civile... Bon. Mais ils ne sont dangereux qu'autant qu'on les a laissés faire. Décidons que, pas un d'entre eux ne pénétrera dans nos pays, après la guerre. Cela peut sembler paradoxal à des rêveurs ; mais à des réalistes de la politique, c'est une mesure indispensable.

L'Inconnu.

Où les soldats allemands refusent de marcher

Nous recevons sur la récente révolte des troupes allemandes à Bruxelles de nouveaux détails qui confirment le caractère de gravité des faits.

Plusieurs officiers y ont pris part ; ils conduisaient le mouvement non seulement à la caserne de l'Abbaye de La Cambre, ancienne Ecole militaire, mais encore dans diverses petites garnisons des environs de la ville.

Vers le 8 avril arriva à Bruxelles l'ordre d'envoyer d'urgence vers Verdun toutes les troupes disponibles, et sans tarder on voulut embarquer non seulement des hommes à peine en état de se tenir debout, mais encore des soldats du Landsturm des plus anciennes classes.

Ceux-ci refusèrent carrément de partir, encouragés par l'attitude de leurs officiers. Exhortation des grands chefs, promesse de ne pas envoyer les vieux aux lignes de feu : rien n'y fit. Des troupes nouvelles furent alors mandées sans retard et les mutins furent consignés. Quelques officiers furent fusillés et d'autres emprisonnés à la prison de Saint-Gilles.

L'EXEMPLE D'ALPHONSE XIII

LA NEUTRALITÉ GÉNÉREUSE

Tout récemment les journaux espagnols se sont à nouveau occupés de l'organisation des bureaux que, depuis le commencement de la guerre, le roi Alphonse XIII a fait installer dans son palais sous la direction de son secrétaire particulier, M. Emilio-Maria de Torrès.

Rien de plus curieux et de plus caractéristique que les bureaux de *bienfaisance internationale* fondés du jour au lendemain et sous l'empire des événements actuels ; rien de plus noble que le



geste du souverain, qui s'improvise directeur général d'une entreprise de charité créée par lui et dont il prend tous les frais à sa charge.

Alphonse XIII, en tant que souverain, observe une neutralité absolue, mais en tant que *directeur général de ces bureaux de bienfaisance internationale*, il se donne tout entier sans réserve, sans restriction, à une œuvre de bonté qui ne connaît pas de frontières.

La liste est déjà longue des prisonniers civils et militaires qui ont pu obtenir des faveurs grâce à son intervention chevaleresque.

Alphonse XIII a réussi à délivrer la comtesse de Belleville, Mlle Thuilliez, Mme Benazet, le pharmacien Severin, condamnés à Bruxelles à la peine de mort par les autorités allemandes.

Il a également obtenu la grâce du journaliste russe M. Jantchevsky, et de sept autres Russes condamnés à Vienne à la peine de mort.

Actuellement il emploie toute son influence pour faire commuer la peine de mort qui a été prononcée contre plusieurs personnes dont nous devons taire les noms, et tout fait croire que le souverain réussira une fois de plus.

La liste des rapatriés et prisonniers échangés grâce à Alphonse XIII est interminable. Parmi les derniers se trouve le nom du batonnier du barreau de Bruxelles, M. Léon Théodor, dont la presse française a publié naguère une adresse émue de reconnaissance profonde à l'égard de son libérateur.

D'un autre côté, le secrétariat particulier du roi reçoit, journellement des centaines de lettres sollicitant l'appui du souverain en faveur de ceux qui souffrent : pour l'aide aux prisonniers, pour la recherche des disparus, etc.

Le nombre des lettres ainsi reçues au Palais Royal de Madrid, rien que des sujets français, est aujourd'hui voisin de 200.000 !...

Pour chacune d'elles, le secrétariat ouvre un dossier, fait une réponse, s'adresse aux ambassadeurs et enfin met en pratique tous les moyens dont il dispose pour donner satisfaction aux requêtes.

L'organisation demandée pour un tel service, l'énorme travail qui en résulte sont l'objet de la plus étroite surveillance de la part du roi, et les ambassadeurs ont reçu les ordres les plus précis pour que chacun soit à même de répondre aux exigences de ces services.

L'ambassade d'Espagne en France, depuis le retour à Paris de M. de Léon y Castillo, marquis del Muni, a pris toute l'importance que lui assigne une mission élargie par la guerre et assume inlassablement son rôle de défense et de protection des intérêts des sujets français en Allemagne ou dans la partie du territoire français envahie par l'ennemi.

Voilà comment le roi Alphonse XIII, tout en observant la plus stricte neutralité et la plus parfaite correction, a su montrer à l'égard de la France toutes les sympathies compatibles avec sa délicate situation.

A. Mar.

Les "auxi" à quatre pattes

Quel est le rôle des animaux qu'a englobés la mobilisation générale ? Ces chiens, ces chevaux, qui partagent la vie et la mort de nos soldats, comment font-ils leur « devoir » ? Comment parviennent-ils à l'héroïsme ?

Place, d'abord, aux chiens ! Cinq cents chiens de berger collaborent avec l'armée franco-anglaise. Ils viennent de partout, de Bré, de Beauce, de Flandre, de Picardie, du Limousin, de Gascogne, des Pyrénées. Leur uniforme ? Un manteau brun, orné de deux croix rouges... Le pare d'entraînement des chiens de guerre est proche de Vincennes, et l'Association formée pour leur dressage les confie au ministre de la Guerre, dès que leur éducation est terminée.

Les uns partent comme enistots : chargés d'un bât, ils portent les provisions aux tranchées de première ligne. D'autres ramassent les blessés ; ceux-ci deviendront « agents de liaison », et ceux-là éclaireurs... Certains de ces hardis cabots accompliront des prouesses.

Bac, Riff, Nuth, Podae, Pel nidèrent les poilus à reprendre un bois aux Allemands, en face de Dixmude. Revêtus d'un manteau de fourrures et de menues branches qui les faisait ressembler à de petits bûches ambulants, les cinq chiens allèrent en tapinois « reconnaître » le boqueteau, et rapportèrent chacun un képi boche d'aspect différent, ce qui nous renseigna sur les divers contingents ennemis.

Devant Arras, l'end-L'Air sauve de la mort son maître, le sergent Jacquemin : une marmite, en éclatant, avait enseveli tout vif le malheureux zouave ; l'end-L'Air le déterra. Il reçut un « collier d'honneur », solennellement décerné.

Et les chevaux de guerre ? Le caricaturiste les blague un peu, car la cavalerie « ne donne pas ». Mais le 75 ne roule point tout seul ; et jamais, — que ce soit dans les marécages de Lorraine, ou sur les routes abruptes de Verdun, — jamais les chevaux ne laisseront le canon en panne. Leur stoïque endurance est reconnue par tous les artilleurs ; et Henri Lavedan vient de leur consacrer une page délicieusement émue.

Voilà donc ce que font pour nous les animaux de guerre !... Que faisons-nous pour eux... en cette heure d'union sacrée ?... Voyons nos œuvres de solidarité !

La Société protectrice des animaux a créé, dans les gares régulatrices, des dépôts de médicaments, de musettes-mangeoires, de couvertures, de tendons mécaniques pour les poilus-chevaux. A la gare de l'Est et à la gare du Nord, des inspecteurs assurent le transport des vaillantes bêtes « amochées » et les ravitaillent en avoine.

Des hôpitaux accueillent ces chevaux blessés. Un « hôpital de chevaux de guerre » s'est fondé à Moret, patronné par Mme Millerand. Un hôpital similaire fonctionne au moulin de Ravanne, sous l'égide de la Croix-Blanche, et met à la disposition de ses convalescents des prairies splendides.

Mais les Tominics font mieux encore pour conserver « la plus noble conquête de l'homme ».

Le Veterinary Hospital est situé sur un plateau, près de la base anglaise et du dépôt de remonte de ses troupes. Une immense salle d'opérations bâtonnée occupe le centre de l'établissement ; on peut y traiter trois chevaux à la fois, étendus sur des paillasses à leur taille... L'approvisionnement de l'hôpital est assuré par deux funiculaires ; et une centaine d'Ecoissais, aux courtes jupes rayées, s'agitent pittoresquement, tout au service des « malades ».

Quant aux chiens blessés à l'ennemi, ils ont aussi leurs refuges. Ce fut un refuge de chiens qui, à Nemilly, eut l'honneur d'être atteint par la bombe que jeta le premier zeppelin venu sur la capitale, le 20 mars 1915.

Est-ce tout ce que nous faisons pour nos « auxi » à quatre pattes ?

Nous faisons plus !

Il est très sérieusement question d'une « journée » en faveur des animaux de guerre !

Magd-Abril.

Les récompenses des animaux de guerre qui se sont « convertis de gloire » leur seront décernées en séance solennelle par la S. P. A., dans la salle du Trocadéro, le 14 mai prochain : soldats blessés et mutilés viendront applaudir leurs frères d'armes.

Servez-vous des chèques, des virements, des lettres de crédit

Sous ce titre, la Banque de France édite une petite brochure qu'elle fera parvenir aux personnes qui la lui demanderont.

Chacun y trouvera les renseignements d'ordre pratique concernant l'emploi des chèques ordinaires ou circulaires, des virements ou des lettres de crédit mis *gratuitement* par la Banque de France à la disposition du public ou de sa clientèle.

Il est inutile de garder chez soi des billets de banque sans emploi. Chacun constatera combien il peut s'épargner de soucis en faisant ses paiements par chèques, mandats, virements, et en économisant ainsi les billets de banque.

LES ÉMEUTES A BERLIN, par HAUTOT



L'agent. — *“ C'est le peuple qui fête la prise de Kut-el-Amara...”*

Sur la côte belge : l'heure du bain des chevaux



Il n'est pas rare d'assister, sur la partie du front qu'occupent nos frères belges, à cet original spectacle d'une impétueuse chevau-
chée sortant de la mer à bride abattue. C'est la fin du bain des chevaux, corvée qui, par les récentes chaleurs, n'en était une ni pour
les hommes ni pour les bêtes.

DERNIÈRE HEURE

LA NOTE ALLEMANDE

(Suite de la page 4.)

En réponse à l'appel des Etats-Unis en faveur des principes sacrés d'humanité et de droit international, le gouvernement allemand se trouve dans l'obligation de répéter, une fois de plus, avec la dernière énergie, que ce n'est pas le gouvernement allemand, mais bien le gouvernement anglais, qui, faisant abstraction de toutes les lois internationales, a étendu cette terrible guerre aux vies et aux biens des non-combattants, sans aucun égard pour les intérêts et les droits des neutres et des non-combattants, qui ont gravement souffert de ces méthodes de guerre. Pour se défendre contre les procédés de guerre illicites employés par l'Angleterre au cours d'une lutte acharnée, pour son existence en tant que nation, l'Allemagne a dû recourir à l'arme des sous-marins, qui est cruelle, mais efficace.

« C'est la faute des Etats-Unis »

Dans l'état actuel des choses, le gouvernement allemand ne peut que renouveler ses regrets que les sentiments d'humanité que le gouvernement des Etats-Unis prodigue avec une telle ferveur aux infortunées victimes de la guerre sous-marine ne se soient pas appliqués avec la même sympathie chaleureuse aux millions de femmes et d'enfants qui, d'après l'intention avouée du gouvernement anglais, doivent être affamés et qui, par leurs souffrances, doivent contraindre les armées victorieuses des puissances centrales à la capitulation.

Le gouvernement allemand, d'accord avec le peuple allemand, parvient d'autant moins à comprendre cette distinction qu'à plusieurs reprises il s'est explicitement déclaré prêt à user de l'arme sous-marine d'une manière strictement conforme aux règles de la loi internationale, telle qu'elle était reconnue avant que la guerre n'éclatât, si la Grande-Bretagne était également prête à adapter la conduite de la guerre à ces règles.

Plusieurs tentatives faites par le gouvernement des Etats-Unis pour amener le gouvernement britannique à agir de cette façon ont échoué, par suite d'un refus catégorique de la part du gouvernement britannique. En outre, la Grande-Bretagne n'a cessé depuis lors de violer à nouveau le droit international, s'affranchissant de tous les engagements et insultant aux droits des neutres. La dernière mesure adoptée par la Grande-Bretagne, quand elle a déclaré contrebande le charbon de soufre allemand et quand elle a institué une réglementation en vertu de laquelle seul le charbon de soufre anglais peut être fourni aux neutres, n'est rien autre qu'une tentative inouïe pour infliger de force le bonnet neutre au service de la guerre commerciale menée par l'Angleterre.

Le peuple allemand sait que le gouvernement des Etats-Unis a le pouvoir de restreindre la guerre aux forces armées des pays belligérants, dans l'intérêt de l'humanité et pour maintenir le droit international. Le gouvernement des Etats-Unis aurait été certain d'atteindre ce but s'il avait été déterminé à insister, vis-à-vis de la Grande-Bretagne, sur les droits incontestables qui garantissent la liberté des mers.

Mais dans la situation actuelle le peuple allemand a l'impression que le gouvernement des Etats-Unis, tout en demandant que l'Allemagne, qui combat pour son existence, restreigne l'usage d'une arme efficace et tout en faisant dépendre de l'acceptation de ces demandes le maintien de ses relations avec l'Allemagne, se borne à des protestations contre les méthodes illégales qu'ont adoptées les ennemis de l'Allemagne. En outre, le peuple allemand sait dans quelle mesure considérable ses ennemis sont ravitaillés en matériel de guerre de toute sorte venant des Etats-Unis.

« Puisqu'on nous refuse la paix... »

C'est pourquoi il faut comprendre que l'appel fait par le gouvernement des Etats-Unis aux sentiments d'humanité et aux principes du droit international ne peut pas, dans les circonstances présentes, obtenir de la part du peuple allemand une réponse aussi cordiale qu'un pareil appel en aurait trouvé ici dans d'autres circonstances. Si le gouvernement allemand est néanmoins décidé à aller jusqu'à l'extrême limite des concessions, il n'a pas seulement été guidé par l'amitié qui lie les deux grandes nations depuis plus d'un siècle, mais aussi par la pensée de la grande catastrophe qui menacerait le monde civilisé tout entier si cette guerre cruelle et sanglante était élargie et prolongée.

Le gouvernement allemand, conscient de la force de l'Allemagne a annoncé devant le monde deux fois dans l'espace des quelques derniers mois qu'il était prêt à faire la paix sur une base qui

sauvegarde les intérêts vitaux de l'Allemagne. Il indiquait ainsi que ce n'est pas la faute de l'Allemagne si la paix est encore refusée aux nations d'Europe. Le gouvernement allemand se sent d'autant plus justifié à déclarer que la responsabilité ne saurait lui incomber devant le tribunal de l'humanité et de l'histoire, si après vingt et un mois de guerre la question de la guerre sous-marine, actuellement en discussion, entre les gouvernements de l'Allemagne et des Etats-Unis devait prendre une tournure sérieusement menaçante pour le maintien de la paix entre les deux nations.

Autant qu'il dépend du gouvernement allemand, celui-ci souhaite empêcher que les choses ne prennent un tel cours. Le gouvernement allemand, en outre, est prêt à faire tout son possible pour restreindre les opérations de guerre, jusqu'à la fin du conflit, aux forces combattantes des belligérants, assurant également ainsi le principe de la liberté des mers, au sujet duquel le gouvernement allemand croit être, maintenant comme auparavant, d'accord avec le gouvernement des Etats-Unis.

Les instructions aux commandants de sous-marins

Le gouvernement allemand guidé par cette idée, notifie au gouvernement des Etats-Unis que les forces navales allemandes ont reçu les ordres suivants :

Conformément aux principes généraux de la visite, de la perquisition et de la distinction des navires marchands, tels qu'ils sont reconnus par le droit international, lesdits navires, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la région déclarée zone de guerre navale, ne devront pas être coulés sans avertissement, et sans que les vies humaines soient sauvées, à moins que ces navires ne tentent de s'échapper ou n'opposent de la résistance.

Mais les neutres ne peuvent s'attendre à ce que l'Allemagne, contrainte de combattre pour son existence, restreigne en considération des intérêts neutres l'usage d'une arme efficace, si ses ennemis sont autorisés à continuer d'appliquer, selon leur bon plaisir des méthodes de guerre qui violent les règles du droit international. Une telle demande serait incompatible avec le caractère de la neutralité, et le gouvernement allemand est convaincu que le gouvernement des Etats-Unis ne songe pas à faire une telle demande, étant donné que le gouvernement des Etats-Unis a déclaré à plusieurs reprises qu'il est déterminé à restaurer le principe de la liberté des mers, quel que soit le parti qui l'ait violé.

C'est pourquoi le gouvernement allemand a confiance qu'en conséquence des nouveaux ordres donnés aux forces navales de l'Allemagne, le gouvernement des Etats-Unis considérera aussi comme écartés tous les obstacles qui s'opposeraient à une coopération mutuelle en vue du rétablissement de la liberté des mers pendant la guerre, comme il a été suggéré dans la note du 23 juillet 1915.

Le gouvernement allemand ne doute pas que le gouvernement des Etats-Unis ne demande et n'insiste maintenant pour que le gouvernement britannique observe désormais les règles du droit international universellement reconnu avant la guerre, telles qu'elles sont formulées dans la note présentée par le gouvernement des Etats-Unis au gouvernement britannique le 28 décembre 1914.

Au cas où les démarches entreprises par le gouvernement des Etats-Unis n'atteindraient le but qu'il désire, à savoir de voir les lois de l'humanité respectées par toutes les nations belligérantes, le gouvernement allemand envisagerait alors la nouvelle situation dans laquelle il doit se réserver à lui-même une complète liberté des décisions.

Les méfaits des pirates

LONDRES, 5 mai. — Le Lloyd annonce que, le 1^{er} mai, dans l'Océan, à 150 milles de la terre, un sous-marin allemand a coulé la goélette française *Bernodette*. Les hommes de l'équipage se sont réfugiés dans les chaloupes ; huit d'entre eux ont été recueillis, vingt-six errent encore dans l'Atlantique.

Un sous-marin allemand canonne un vapeur grec

ATHÈNES, 5 mai. — Une dépêche parvenue cette nuit annonce qu'un sous-marin allemand a tiré sur le vapeur grec *Tuzari*, sans avis préalable, quatre obus dont un porta, blessant un mécanicien et causant des dégâts.

EN IRLANDE

Les derniers sursauts de l'insurrection

LONDRES, 5 mai. — On mande de Dublin au *Daily Telegraph* :

Les opérations contre les tirailleurs isolés continuent.

La fusillade intermittente a été particulièrement violente mardi, dans le quartier de Ballsbridge.

Dans la soirée, des coups de feu ont été tirés sur les soldats autour du château.

Trois chefs des rebelles ont été tués ; ils auraient été fusillés au château. Trois autres manquent ; ils ont dû trouver la mort au cours de la lutte.

Le nombre des Sinn-Feiners qui ont été tués, selon toute vraisemblance, n'est toujours pas connu ; mais il n'est certainement pas inférieur à 500, rien que pour Dublin.

La parole est à la loi

DUBLIN, 5 mai. — Un communiqué du quartier général annonce que la cour martiale a condamné à mort les quatre émeutiers suivants : Joseph Plunkett, un des signataires de la proclamation de la République ; Edward Daly, Michael Chanlon et William Pearse.

Tous les quatre ont été exécutés ce matin, après confirmation de la sentence par le commandant en chef des forces de l'Irlande.

Quinze autres rebelles ont été condamnés à mort, mais la sentence a été commuée en dix ans de servitude pénale ; un autre condamné à mort a vu sa peine changée en huit ans de servitude pénale ; deux autres ont été condamnés à dix ans de servitude pénale.

Casement inculpé de haute trahison

Sir Roger Casement est inculpé de haute trahison. Des preuves évidentes de ses menées en Allemagne ont été relevées. Le procès commencera par la mise en accusation devant un magistrat de la police.

Le roi remercie les défenseurs de l'ordre

Le roi a adressé le télégramme suivant au général sir John Maxwell :

« Maintenant que la lamentable insurrection a été définitivement étouffée, je désire exprimer aux vaillantes troupes d'Irlande, à la police irlandaise et à celle de Dublin mon profond sentiment de dévouement absolu et de l'esprit de sacrifice avec lesquels elles se sont conduites pendant toute cette épreuve. »

Un zeppelin est détruit par des croiseurs anglais

LONDRES, 5 mai (Communiqué de l'Amirauté britannique). — Un zeppelin a été détruit par une de nos escadres de croiseurs légers, au large de la côte du Schleswig.

Deux autres survolent le nord des Flandres

AMSTERDAM, 5 mai. — On télégraphie de la frontière belgo-hollandaise au *Telegraaf* d'Amsterdam :

« Hier, vers 6 h. 3/4, deux zeppelins ont survolé le nord des Flandres et disparurent au-dessus de la mer, dans la direction de l'Angleterre. »

« Ce matin, vers 4 heures, un des zeppelins revint et fut aperçu de la côte flamande par plusieurs avions qui s'approchèrent de lui avec rapidité. »

« Un avion allemand survolait le zeppelin, qui faisait des signaux à l'aide de phares. »

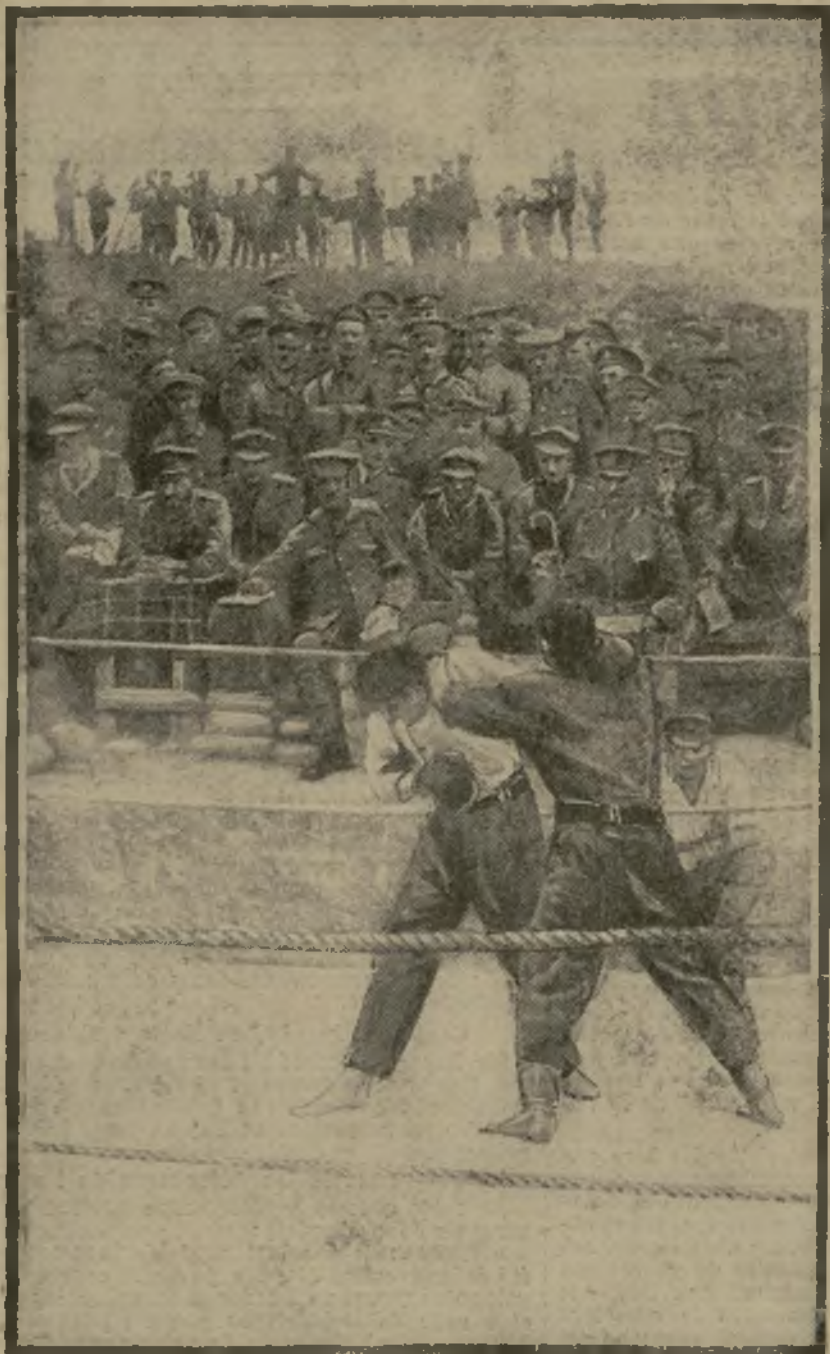
« On entendit plusieurs explosions. Le zeppelin vola dans la direction de l'est, puis les canons de défense établis à Zeebrugge ouvrirent un feu violent contre les avions alliés. Aucun n'a été atteint. »

Communiqué belge

L'artillerie allemande ayant ouvert des tranchées un feu violent sur nos positions au nord de Steenstraete et de Dixmude, il en est résulté une lutte très vive de minenwerfer et de pièces de tous calibres. Nous avons, au cours du bombardement des lignes allemandes, fortement endommagé les organisations défensives de l'ennemi qui ont été bouleversées en plusieurs points.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

Un match de boxe à Salonique



Tandis que la musique de leur régiment exécute les airs les plus entraînants de son répertoire, des soldats anglais, dans le camp de Salonique, se livrent à leur sport favori.

Le prince de Galles en Egypte



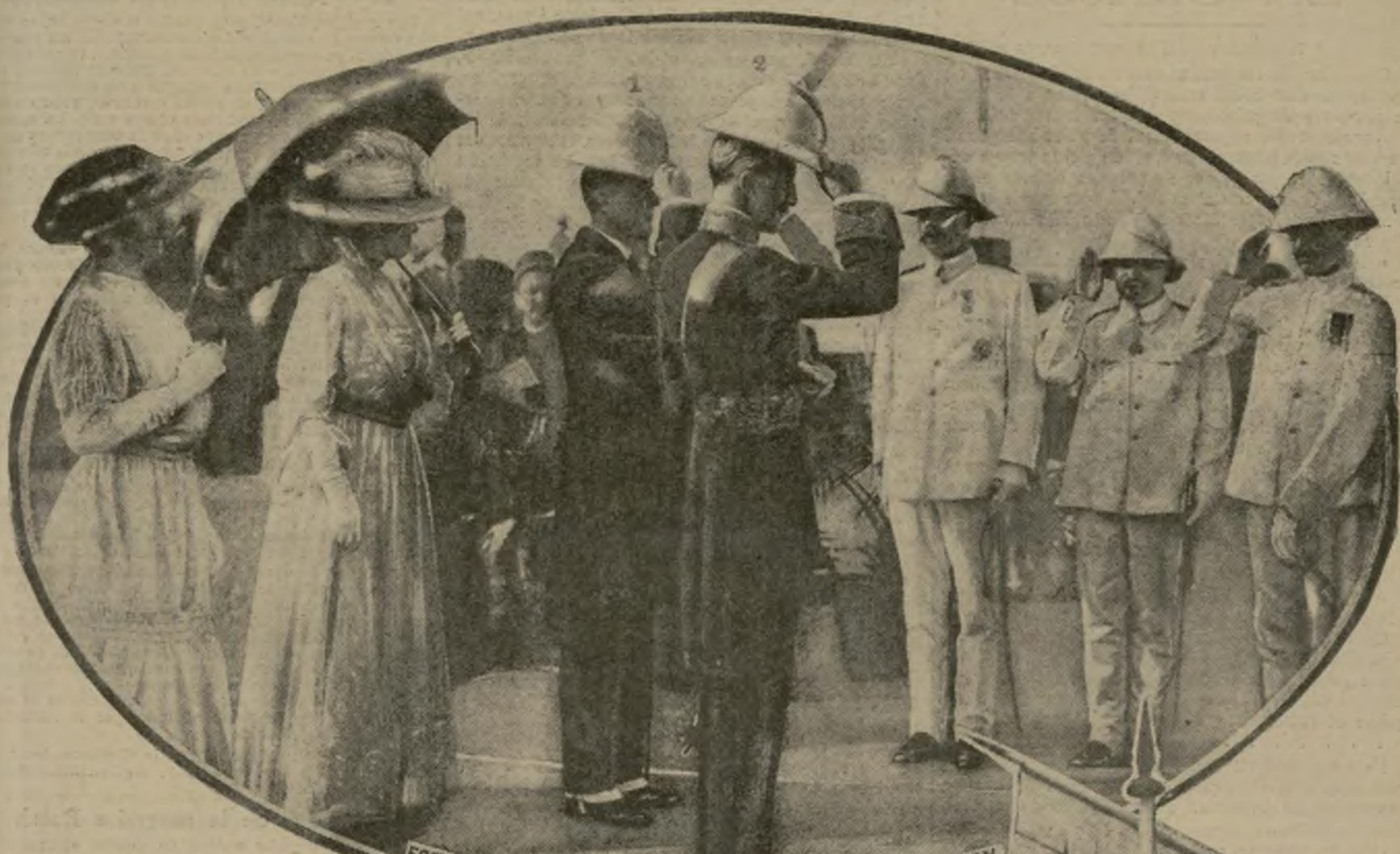
Le prince de Galles (X), après le long séjour qu'il fit sur le front français, s'est rendu en Egypte. Le voici, photographié en tenue coloniale, en compagnie d'un général anglais.

Les Londoniens plaisantent aimablement les nouveaux impôts

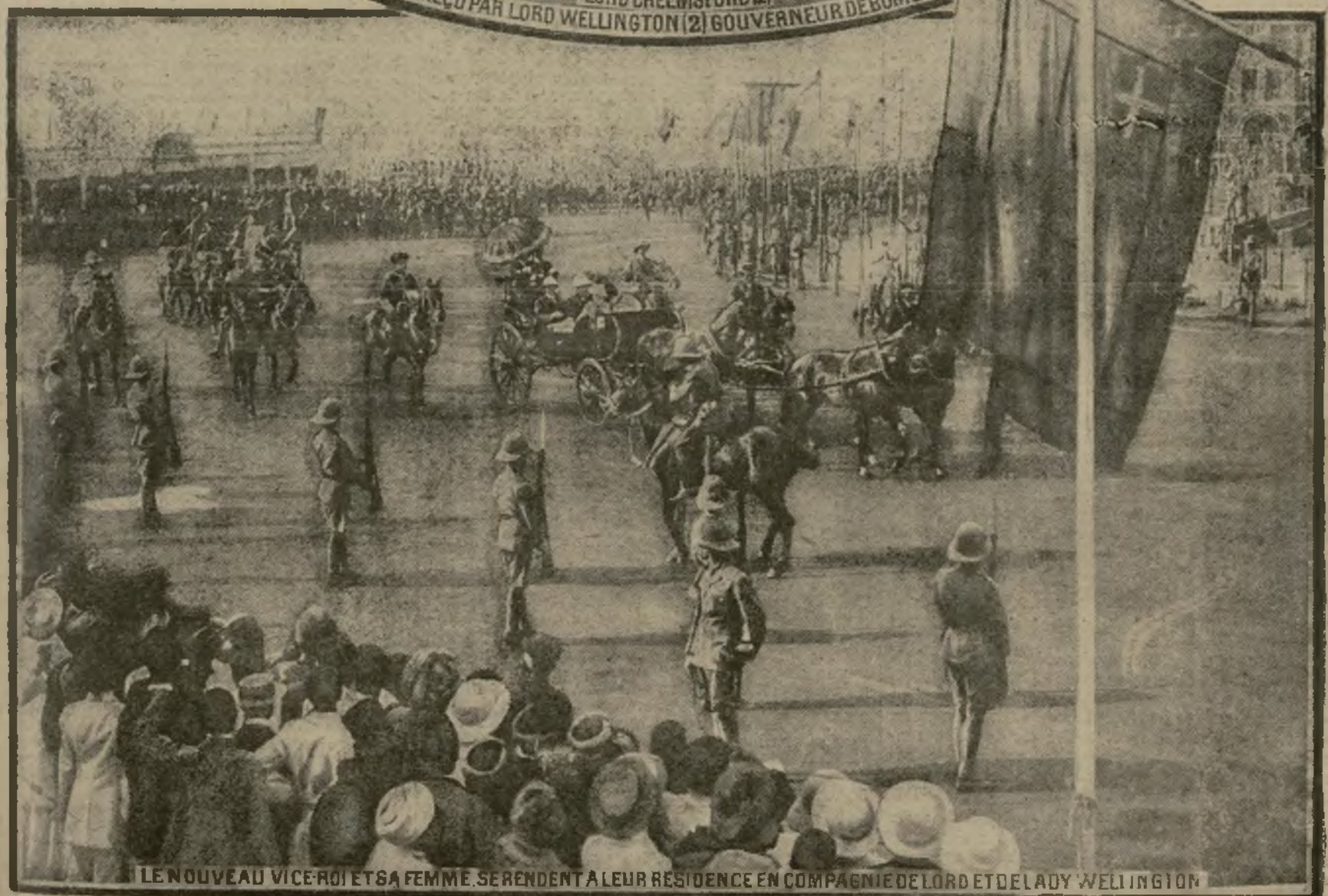


Des taxes ont été imposées, dans le Royaume-Uni, sur les boissons et sur les allumettes. Aussi n'est-il pas rare de voir dans les parcs de Londres de jeunes gamins, plaisantant le nouvel impôt à leur manière, buvant avec trois chalumeaux dans le même verre, tandis que, raillant l'augmentation du prix des allumettes, des promeneurs utilisent le briquet et allument ensemble, au même amadou, leurs cigarettes.

L'arrivée du nouveau vice-roi des Indes à Bombay



EST REÇU PAR LORD WELLINGTON (2) GOUVERNEUR DE BOMBAY



LE NOUVEAU VICE-ROI ET SA FEMME. SE RENDENT À LEUR RÉSIDENCE EN COMPAGNIE DE LORD ET DE LADY WELLINGTON

Le nouveau vice-roi des Indes, lord Chelmsford, accompagné de lady Chelmsford, est arrivé à Bombay, le 4 avril. Lord Wellington, gouverneur de cette ville, l'attendait à quai pour le conduire jusqu'à sa résidence, au milieu d'un déploiement magnifique de troupes métropolitaines et coloniales.

LES CONTES D'EXCELSIOR

EN CLASSE

A la mémoire de l'aspirant Georges M.-F.

C'était un de ces matins indécis et charmants où les rayons d'un soleil craintif apportent à la terre la promesse du printemps. Sur les arbres noirs et décharnés encore apparaissent de pâles bourgeons. Le vent rapide poussait au fond du ciel la troupe déchiquetée des nuages, et de grandes ombres et de grandes lumières couraient tour à tour sur le sol.

... *Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes*
Iugens...

« Une voix mystérieuse s'éleva dans le silence des forêts... »

Penchés sur leur Virgile, trente adolescents suivaient l'explication. L'élève qui la faisait hésitait, s'arrêtait, reprenait péniblement. Le maître intervenait sans cesse, rectifiait le sens, proposait un terme plus juste. C'était l'humble devoir quotidien qu'il faut accomplir sans défaillance et sans distraction. Faire sa tâche, modeste et patiente, de toute son âme, avec toutes ses forces, pour préparer à la France victorieuse des esprits solides et des consciences sérieuses, c'est tout l'honneur de ceux à qui la patrie ne demande pas leur sang, et dont le cœur seul participe à ses gloires.

... *Et simulacra modis pallentia miris*
Visa sub obscurum noctis...

« ... et de blancs fantômes traversèrent la nuit ténébreuse. »

Car César était mort ! Et le soleil s'était caché, saisi d'horreur et de pitié, et la terre italienne trembla, et, devant les prodiges qui manifestaient la colère des dieux, les peuples se courbèrent dans l'angoisse et l'attente.

La porte s'ouvrit tout à coup, les élèves se levèrent brusquement, dans un grand bruit de chaises repoussées, le directeur entra. C'était un samedi, jour des notes...

Chacun reçut sa part d'encouragements, d'éloges ou de blâmes, distribués avec une affection un peu rude, mais si paternelle que les plus paresseux se sentaient animés d'une soudaine ardeur, peut-être fugitive, hélas !... et prenaient des résolutions inébranlables : résolutions du samedi, renouvelables et renouvelées chaque semaine, et qui, peu à peu, marquaient pourtant un progrès, comme ces alluvions sablonneuses que déposent lentement, infatigablement, les flots de la mer.

Quand il eut achevé, le directeur déplia un papier.

— Mes enfants, je vais vous lire, sans aucun commentaire, la citation qu'a obtenue un de vos camarades, à peine votre aîné, tombé dernièrement sur le champ de bataille.

La classe, aussitôt, s'immobilisa. Sérieux, ils ne vivaient plus que par leurs regards droits et brillants, fixés sur celui qui lisait — qui lisait d'une voix grave, forte, un peu tremblante d'émotion :

« Par ordre général numéro 93, en date du 29 janvier 1916, le général commandant le ... corps d'armée cite à l'ordre du corps d'armée :

« L'aspirant Georges M.-F., de la 10^e compagnie du ... régiment d'infanterie : très grièvement blessé en défendant pied à pied, à la baïonnette d'abord, en corps à corps ensuite, avec un courage merveilleux et une énergie farouche, un élément de tranchée avancée dont tous les défenseurs se sont fait tuer plutôt que de se rendre. »

— Il est mort presque aussitôt après, ajouta le directeur, dans le silence religieux de la classe...

Et le travail reprit son cours.

Mais, tandis qu'il essayait vainement d'enchaîner son esprit au texte, le maître se rappelait... Trois années ne s'étaient pas écoulées, et elles avaient suffi pour que cet enfant blond, svelte, moqueur, devint ce soldat héroïque, tombé sur la terre sanglante dans un emportement de passion, de fureur et de sacrifice. Et combien d'autres avec lui, du même âge, au même moment !...

— Ai-je été, pour eux tous, assez patient, assez amical, assez juste ? se demandait leur maître. Les ai-je compris ?... Devant ces ombres qui me jugent, suis-je sans reproche et sans anguille ?

Un examen de conscience, rapide, puissant, comme un rayon qui fouillerait le passé... Quel poignant remords pour lui, quel sentiment d'irréparable tristesse, s'il se découvrait un tort vis-à-vis de ces enfants d'hier, qui nous donnent de tels exemples, et qui meurent pour nous !... Non... Cette fois encore, il évoquera le souvenir de celui qui n'est

plus sans que rien ternisse sa piété douloureuse... Ah ! quelles durent être les dernières impressions de cette âme, lorsque, farouche, donnant la mort et s'offrant à elle, il s'était senti succomber sous la puissance de ces brutes déchainées contre ses vingt ans ?... Et tous ceux-ci, inclinés sur leurs livres, qui l'avaient connu, qui en avaient tant connu de semblables à lui, que pensaient-ils, qu'éprouvaient-ils, quand on leur lisait ces lignes glorieuses et terribles, qui drapaient ces jeunes tombes dans l'azur, l'hermine et la pourpre du drapeau ?... Il suffisait de les regarder pour pénétrer leurs cœurs. Ils n'étaient plus dans la classe, ils étaient là-bas. Le regret du mort ?... Non pas !... C'est le poids des années qui nous apprend à regarder en arrière... Non !... Une seule pensée : se battre aussi. Un seul désir : que la guerre dure assez pour le leur permettre. Et ceux qu'ils admirent, et ceux qu'ils envient, ce sont ceux à qui leurs dix-sept ans tout proches vont donner le droit de quitter la classe et de rejoindre l'armée... pour la mort, peut-être, pour la gloire, sûrement !

... *Agricola, incurva terram molitus aratra.*

Exera inveniet scabra rubigine pila...

« Le laboureur, en travaillant la terre, découvrir des armes rongées, toutes rugueuses de rouille... »

Ah ! que découvrira-t-il dans notre terre de France, brûlée d'acides, nourrie de sang, brisée, crenelée, torturée ?...

... *Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris...*

« Et la stupeur le saisira, quand, dans les tombes ouvertes, il apercevra des ossements gigantesques... »

Mais vous, mes petits, ce sont vos âmes qui nous surpassent !

Auguste Bailly.

LES ALLEMANDS ET LA LIBRE BELGIQUE

VON BISSING

s'est-il trompé une fois de plus ?

LA HAYE, 5 mai. — Le *Belgisch Dagblad*, qui se publie ici, annonce, sous toutes réserves, l'arrestation en bloc de la nouvelle rédaction du journal la *Libre Belgique*, le vaillant organe publié clandestinement en Belgique et dont la police allemande, malgré toutes ses recherches, n'avait pu découvrir jusqu'ici les rédacteurs.

On sait que le baron von Bissing avait promis une prime considérable à qui dénoncerait les rédacteurs du journal et fournirait des indications permettant de les arrêter.

Comme ce n'est pas la première fois que les Allemands arrêtent des citoyens belges qu'ils croient être les rédacteurs et éditeurs du journal clandestin et qu'ils sont obligés de remettre en liberté après enquête, il est possible qu'ils aient commis une nouvelle erreur de ce genre et que la *Libre Belgique* continue à paraître.

Le ministre du Commerce anglais à Paris

M. Runciman, ministre du Commerce d'Angleterre, président du Board of Trade, venant de Londres, est arrivé jeudi soir à Paris, où il vient étudier avec M. Clémentel, notre ministre du Commerce, les solutions que comportent les diverses questions économiques intéressant la France et le royaume britannique. Le ministre anglais est accompagné de deux hauts fonctionnaires de son département, MM. Mathew et Hepwood. Sir Edmund Wildbore Smith, président de la commission internationale du ravitaillement, fait également partie de la mission anglaise.

A son arrivée à Paris, où sont venus en même temps MM. Paul Bignon, député, et de Berthé (du bureau Véritas), accrédités auprès du Board of Trade par le gouvernement français, M. Runciman a été reçu par les délégués du ministre du Commerce et des Travaux publics.

Hier matin, à 10 heures, le ministre du Commerce anglais a été reçu par M. Clémentel. Au cours de cette première entrevue, les deux ministres ont fixé le programme des questions dont ils vont, en commun, rechercher les solutions conformes aux intérêts des deux pays.

L'ORAGE D'HIER

L'orage qui a sévi sur Paris hier, à 5 heures, a occasionné dans diverses parties de la capitale la chute de nombreuses branches d'arbres, palissades, sans entraîner aucun accident de personnes.

Toutefois, rue de Thionville, la foudre a brisé une échelle sur laquelle étaient montés deux ouvriers qui procédaient au montage d'une cheminée : les nommés Henner, dix-huit ans, demeurant 60, rue des Amandiers, et Justin, dix-huit ans, demeurant 7, rue du Terrage.

Tous deux ont été transportés à l'hôpital Saint-Louis. Justin y a été admis dans un état très grave, et Henner est décédé en cours de route. Son corps est au poste de la Villette.

TRIBUNAUX

Mme Adam était trop confiante

Une rentière, Mme Adam, avait à son service, en 1914, une femme de chambre, Léonie Delvert. Or, un jour, celle dernière accompagnait Mme Adam à la promenade, elle fit la rencontre de sa sœur, Thérèse Delvert, âgée de vingt-neuf ans. Elle la présenta à sa maîtresse. Thérèse, très élégante et de belles manières, séduisit Mme Adam, qui en fit sa confidente et son amie. La sœur de la femme de chambre amena chez la rentière un de ses parents qui ne tarda pas à prendre un certain ascendant sur Mme Adam, laquelle était à ce moment en instance de divorce. C'est ce qui l'amena à confier à Thérèse et à Renard son argenterie et quatre-vingt-douze obligations de la Compagnie d'Orléans, converties, sur le conseil de ses amis, en titre au porteur.

Devenue veuve, Mme Adam réclama ses valeurs. Thérèse Delvert répondit qu'ayant avancé 26.600 francs, elle conservait les titres en garantie de cette somme. La rentière protesta contre cette allégation et porta plainte au Parquet.

L'information judiciaire révéla que Thérèse Delvert et Renard s'étaient appropriés titres et argenterie. Ils comparaissent, hier, devant la dixième chambre correctionnelle sous l'inculpation d'abus de confiance. Après plaidoirie de M^{rs} Marcel Caen, Thérèse Delvert et Lucien Renard ont été condamnés chacun à treize mois d'emprisonnement et 500 francs d'amende.

Pour fuir l'invasion

Le 30 août 1914, contrainct d'abandonner Alligny (Ardennes), M. H..., comptable, demandait à un cultivateur de ses amis de lui prêter sa voiture et son cheval. Le prêteur ayant dû lui-même quitter le pays devant l'envahisseur, les deux amis se perdirent de vue.

M. H... se trouvant à Troyes sans ressources et ne pouvant payer ni le garage de la voiture ni la pension du cheval, dut se décider, fin novembre, à vendre l'attelage pour la somme de 550 francs. Le marchand venait d'être conclu lorsque les deux amis se rencontrèrent. M. H... conta à son ami ce qui s'était passé, lui offrant le montant de la vente et même davantage. Le cultivateur ne voulut rien entendre : il tenait à son cheval et à sa voiture. Il porta plainte contre le comptable, et ce dernier fut condamné, par le tribunal de Troyes, à trois mois de prison.

L'affaire revenait hier devant la Chambre des appels correctionnels à Paris. La Cour, tout en maintenant la peine, a accordé le sursis.

L'affaire de la magnéto Bosch

Devant le premier conseil de guerre comparait hier, l'ingénieur Albert Eninger, né à Mulhouse et naturalisé Suisse. Il était inculpé d'infraction à la loi de 1886 sur l'espionnage, article 1^{er} de cette loi préventive tout autant que répressive. M. Eninger, qui, avant la guerre, était ingénieur à la Société Bosch, à Paris, avait été chargé, en mars 1915, par la maison Renault, de perfectionner la magnéto Bosch, modèle Z. U. 6, pour le service de l'aviation. L'ingénieur créa le modèle C. 6 adopté aujourd'hui. Vers la fin de janvier dernier, M. Eninger ayant démissionné donna l'ordre au dessinateur de faire plusieurs tirages des plans des deux magnétos. C'est cette dernière tentative qui motivait les poursuites, et bien que le capitaine-rapporteur Laroche ait conclu à un non-lieu, le gouvernement militaire de Paris avait déféré l'ingénieur au conseil de guerre.

L'interrogatoire eut lieu à huis clos ; puis en audience publique le lieutenant Cresson, commissaire du gouvernement, réclama une condamnation.

M^{rs} Maurice Thomas démontra la fragilité d'une telle accusation, et le conseil, par quatre voix contre trois, prononça l'acquiescement.

LE DRAME DE CLERMONT-FERRAND

Jean Christophle et sa mère sont définitivement inculpés

CLERMONT-FERRAND, 5 mai. — Le juge d'instruction vient de rendre une ordonnance définitive dans l'affaire du drame du Cours Sablon.

Jean Christophle est renvoyé devant la chambre des mises en accusation, sous l'inculpation de meurtre et incendie volontaires, et Mme Christophle, mère, sous l'inculpation d'incendie volontaire.

Les cafés seront ouverts aux soldats jusqu'à neuf heures du soir

Les permissionnaires y auront libre accès

Le gouverneur militaire de Paris vient de prendre les décisions suivantes :

1. — Par ordre du général gouverneur, à compter du mercredi 10 mai, l'appel du soir aura lieu, dans les casernes et cantonnements du camp retranché, à 21 heures.

En conséquence de cette mesure :

1^{re} Les militaires titulaires d'une carte portant autorisation de coucher en ville pourront circuler jusqu'à 21 heures ;

2^{re} Les hommes de troupe auront accès dans les débits, cafés et restaurants jusqu'à 21 heures.

II. — Dans chacune des garnisons du gouvernement militaire de Paris, les permissionnaires étrangers à ces garnisons auront accès, sans restriction d'heure, dans les restaurants, cafés et établissements similaires. Ces permissionnaires devront être en mesure de présenter leur titre de permission à toute réquisition des autorités ayant qualité pour assurer la police de la place.

AU DEPOT

L'école des chauffeurs

Le casque sur la tête, un uniforme bleu horizon tout neuf et un ceinturon de cuir fauve sortant du magasin, il entra dans le petit café, où on avait coutume de le voir avec un képi, une capote et des bottines de fantaisie.

— Eh bien, quoi ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il s'assit, et simplement :

— Je pars, je m'en vais demain, avec mon camion,



à Versailles, direction de X..., peut-être Verdun, peut-être autre part. Mais je vais te dire une bonne chose, je suis content de partir, et si je te dis cela ce n'est pas par pose, ni pour épater les gens : non, on n'est que tous les deux, je te dis ce que je pense. Je sais bien que Paris c'est Paris et que ce n'est pas quand je serai au volant sur ma bagnole, avec des marmites qui me chanteront aux oreilles, que je trouverai un petit bistrot comme ici et un apéritif avec de la glace ; seulement... non, mon vieux, ne dis rien, ce n'est pas ça. Tu vas me répéter que c'est gênant de rester tranquille à son dépôt pendant que les copains se font casser la figure. Bien sûr, c'est vrai, seulement — on est tous les deux, s'pas ? — eh bien ! c'est pas pour ça que j'ai demandé à partir. On se dit qu'on a tout le temps, qu'on y a déjà été, que c'est chacun son tour, et d'abord moi j'ai été versé dans l'auxiliaire, alors il n'y avait pas de honte à rester ; seulement, mon vieux, voilà, il y a la vie qu'on mène ici et ça, mon vieux, ça, on ne peut pas y résister. Regarde tous les gars qui sont blessés, à qui il arrive quelque chose et qu'on évacue, ils disent en s'en allant :

— Au revoir, les poteaux, à la revoyure, à c'tété, sur la glace, on boira du coco.

Ils pensent :

« Pour nous ravoir, ils ne nous auront pas ; ils auront beau faire. » Je t'en fiche, après l'hôpital c'est la convalo, après la convalo c'est le dépôt, et là, mon pauvre vieux... Il y a des malins qui arrivent à trouver un filon, à rester pépères, bien tranquilles ; ceux-là, je ne sais pas comment ils font. Les autres, ils répètent le premier jour : « Je suis ici, j'y reste ; s'en aller, c'est idiot », et puis au bout d'un temps, quand leur tour de départ n'arrive pas, ils se font inscrire.

— Moi ? Mais moi comme les autres, et encore je suis à Paris, et presque tous les soirs je peux aller prendre l'apéritif. Mais il n'y a pas que cela dans la journée. Je suis dans les autos, s'pas, on m'a affecté à un convoi d'autobus. Ces trucs-là, ce n'est pas que ce soit bien difficile à mener, mais il faut en avoir l'habitude. Tu veux savoir ce que je faisais tous les jours ? Eh bien ! je vais te le dire.

« De bonne heure, le matin, on sort les voitures ; un gars se met au volant, six bonshommes entrent

à la queue-leu-leu, tourner autour des Buttes-Chaumont ; c'est un tour qui dure cinquante minutes. Quand on est revenu au point de départ, on a dix minutes de repos et on recommence ; seulement, c'est un des gars qui étaient dans l'autobus qui prend le volant, et celui qui conduisait le tour d'avant devient voyageur. C'est comme ça toute la journée, et tu ne t'imagines pas dans quel état on est quand on sort de là. C'est construit pour porter cinq mille kilos et non pas six bonshommes ; alors, qu'est-ce qu'on prend comme secousses !

« A onze heures, on nous ramène au bastion pour la soupe, on balaie les couloirs, on épluche les patates, et puis, en route, c'est la même chose que le matin, et ça dure jusqu'au soir. A cinq heures, on peut sortir, les jours où on n'est pas de garde. Dans le temps, ça allait ; mais depuis les zeppelins c'est fini, il faut un piquet toutes les nuits. A quoi il sert ce piquet, tu n'en sais rien, moi non plus ; mais enfin il en faut un, et c'est nous qui devons le fournir. Sans compter qu'on a un vieux capitaine qui a pris ce piquet-là à cœur. C'est son boulot, il ne s'occupe que de ça. A n'importe quelle heure de la nuit il arrive. L'autre fois, tu te rappelles, la nuit où il pleuvait tant. J'étais de garde. Il arrive, je l'arrête correctement, bon, il entre, il ressort. La pluie tombait à verse. Je me mets dans ma guérite. Deux minutes après, le voilà qui revient : il a oublié quelque chose, que je me dis. Je ne bouge pas. Alors lui : « Eh bien ! quoi, on n'arrête plus ? » Je croyais qu'il rigolait, je lui réponds : « Oh ! mon capitaine, il pleut de trop. »

« Mon pauvre vieux, si tu l'avais vu ! Il a fait sortir le poste, cela a été une histoire de tous les diables, et qu'est-ce qui a pris : c'est bibi. Tu parles d'un métier. »

« Encore, quand on était au dépôt central, on rigolait. Il y avait des Bretons qu'on avait envoyés pour conduire des camions ; ils ne savaient rien, ils n'avaient jamais vu ces zincs-là, ils ne voulaient pas monter dessus. On a dû les obliger à prendre le volant, quand ils ont su un peu se débrouiller. Alors la première sortie, tu parles, pan ! les bornes, pouf ! les murs ; nous autres, on se tordait. »

« Seulement après, dans mon bastion, avec mes autobus, fini de rire. Aussi, comment que je laisse tout ça là ! Sur la route, ça ira, on voit du pays, on fait quelque chose... »

« Et puis, je ne t'ai pas dit le pire : en plus de tous les embêtements qu'on a, de la sale vie qu'on mène, dans le Métro, au café, partout on est repéré, les gens ricament de nous voir et quand on est passé ils ne se gênent pas pour nous appeler embusqués... »

André Warnod.

"Excelsior" sur le front

M. L. G..., de la 21^e batterie du ... d'artillerie, nous écrit du bois Le Prêtre :

Monsieur,

C'est avec le plus grand plaisir que je reçois régulièrement les envois de votre journal. Ici, il fait là joie de tous. C'est quelquefois une vraie dispute pour la possession du paquet que vous avez l'obligeance de m'adresser chaque semaine. Excusez-moi le régal du poil ! En ce moment, nous souffrons de la neige et du froid. Eh bien ! votre journal chasse nos petites souffrances et dissipe ce maudit cafard qui s'empare quelquefois du combattant.

Je vous adresserai prochainement quelques petites photos. Avec tous mes remerciements, recevez, monsieur, mes sincères salutations.

Tout nouvel abonné d'Excelsior ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à l'envoi gracieux, pendant trois mois, de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

LA VIE INTELLECTUELLE

"La paix chez les bêtes"

Mme Colette est, sans aucune contestation possible, parmi les femmes de lettres — Dieu sait que nous n'en manquons pas ! — l'une de celles, ou celle, dont le talent est le plus original. Donnez à ce mot, je vous prie, toute sa vertu : Mme Colette a le talent le plus original. J'entends le talent qui révèle la personnalité la plus forte et aussi la plus inattendue. Il y a quelque chose de nouveau dans ce que Mme Colette écrit, quelque chose de nouveau et qui est écrit de façon nouvelle... Or, il faut fréquenter beaucoup d'auteurs et lire beaucoup de livres de notre temps pour découvrir en l'un d'eux une certaine nouveauté.

Mme Colette, en dépit de son originalité ou bien à cause d'elle, obtint sans retard un succès considérable. Il n'est même pas interdit de prétendre que ce fut à cause de son originalité que Mme Colette obtint ce succès, car l'originalité de Mme Colette est pittoresque, savoureuse, étonnante parfois, et parfois infiniment séduisante. Elle y ajoute en écrivant *La Paix chez les bêtes*. Mme Colette est, en effet, l'un des rares animaliers que nous ayons dans notre littérature et l'un des plus puissants, des plus étonnants et des plus attendris et, en même temps, l'un des plus précis et des plus expressifs.

Sans doute, Mme Colette n'a pas découvert le monde éternel des animaux. Mais comme elle le connaît bien ! Avec quelles délices elle l'observe et le contemple toujours ! Avec quelle passion elle marque « qu'il y a justement d'éternel, d'immuable dans la vie des bêtes parmi la nature ! »

Sans doute, elle traduit quelques impressions du jour. Il lui arrive de mêler à « l'actualité » les bêtes, que l'actualité laisse assez indifférentes. Elle constate, dans le chapitre qui donne son titre au volume, que les bêtes sont bien étonnées de ne plus être la proie de leurs traditionnels ennemis les hommes. Dans la forêt, les lapins ne prennent plus la fuite au bruit rude des pas humains ; ils ont seulement quelque émoi aujourd'hui, une sorte d'indécision ; ils ne comprennent plus très bien. « S'arrêter dans sa course et regarder derrière soi, n'est-ce pas déjà une grande hardiesse pour un petit lapin de garenne sans cervelle ! Le plus aventureux se tient debout, en kangourou ; il est couleur de froment mûr et point les oreilles. » Et voilà que, au premier tournant de la route forestière, les roues de la voiture ont failli écraser « rouges et or comme le soleil qui se couche, majestueux sous leur manteau à traine pointue, ronds et cossus comme des bouquets de campagne, cinq faisans qui traversent la voie sans hâte. » Mais les bêtes ne goûteront pas longtemps l'illusion de la paix, puisqu'il semble bien que les hommes aient été créés pour donner de l'inquiétude aux bêtes, et, de nouveau, dans le silence sombre, les bêtes auront peur.

C'est pourquoi, sans doute, Mme Colette ne note qu'en passant cette modification momentanée de l'âme des animaux maintenant sans angoisse. Et elle envisage plus volontiers leur vie de tous les temps, leur vie variée et, cependant, perpétuellement identique à elle-même...

Et toutes ses descriptions d'animaux sont admirables : qu'il s'agisse des animaux grandioses, terribles, emprisonnés, échappés de la jungle pour entrer dans la cage du Jardin zoologique d'Anvers, qu'il s'agisse des papillons voletant dans le soleil. Alors, ces paysages peuplés d'animaux ont une poésie chaleureuse et douce qui est bien un peu exceptionnelle, n'est-ce pas ? dans notre littérature descriptive : Ici le soleil s'étale, l'air bourdonne de taons et de guêpes, la libellule grésille, déchirant le réseau de rayons que tisse le vol des moustiques et des minces monches forestières. Des bonniers noirs et bleus errent sous l'herbe roussie ; une vipère inquiète se dérobe, — car on ne peut confondre ce tonet brutal, ce coup de queue bref et vigoureux qui bat les feuilles, avec le bruissement de ruisseau furtif que fait la fuite soyeuse d'une couleuvre... Le sol battu et chaud sent le serpent. Autour des souches, des campanules mauves, des ageroneuses jaunes ont jailli en fusées, et des chanvres roses au parfum d'aigande amère. Le papillon « citron » y tournoie, vert comme une feuille malade... Et vous distinguez là, avec la beauté lumineuse et miroitante des descriptions où se complurent les grands romantiques, de Chateaubriand à Loti, une netteté toute moderne...

Peintre et psychologue, Mme Colette est également moraliste, et sa morale à l'usage des bêtes est nappée de tendresse. *La Paix chez les bêtes* est un poème large, humble et magnifique, nuancé comme une poésie d'intimité, vaste comme une épopée, et minutieux et savant, orné et ouvrage. En vérité, Mme Colette est un poète incomparable.

J. Ernest-Charles.



à la bagnole, on est huit autobus comme ça, et on s'en va. Où ça que tu crois ? Chercher de la consolate ? Charrier quelque chose ? Sans blague, tu n'as rien du métier. On s'en va, les huit autobus

STENO-DACTYLO Rue de Rivoli, 53 FIGIER
Legons pratiques : Commerce, Comptabilité, Langues.

Petite gazette de la Comédie

Mardi, dans la journée, la Comédie avait mis son théâtre à la disposition des organisateurs d'un gala « Pour Metz ». Le soir, elle affichait *le Demi-Monde*. Le rôle du marquis de Thomerin, précédemment tenu par Louis Delannay, était joué pour la première fois à Paris par Bernard qui l'avait interprété le 5 septembre 1913, lors des représentations de la Comédie-Française au théâtre du Châtelet de Marseille. Le personnage tout rond et fort sympathique présenté par Bernard évoque plutôt l'image d'un bon bourgeois, une sorte de Verdet, que celle d'un vieux gentilhomme. Pourquoi, au 2^e acte, porte-t-il la redingote au lieu de l'habit? Le marquis ne fait que passer chez Mme de Verrières, c'est vrai, mais il ignore les rencontres qu'il peut faire dans le salon de la vicomtesse; d'ailleurs il se rend ensuite chez sa sœur qui reçoit. D'autre part — « cette raison est pour moi la meilleure » — Bernard ne devrait rien négliger de ce qui est capable de prêter à son allure, à son air, un peu de « mondanité ». L'ensemble est toujours excellent.

Mercredi, brillante représentation de *les Affaires sont les Affaires*; une superbe salle acclame le puissant chef-d'œuvre de M. Octave Mirbeau et ses vaillants interprètes. Grâce à la variété de ses spectacles, la Comédie nous offre l'occasion d'apprécier la riche simplicité du talent de ses sociétaires. Dans une période de huit jours, par exemple, on a pu voir Raphaël Duflos jouer *le Duel*, la *Figurante*, *l'Ami des Femmes* et *le Demi-Monde*; Mlle Cécile Sorol incarner la sensible, délicate et raffinée comtesse Almativa, la turbulente et naïve mégère, et l'astucieuse, la froide et cynique baronne d'Ange; enfin comment ne pas admirer Féraudy, lorsque l'on compare sa magistrale composition et sa vigoureuse exécution d'Isidore Lechat à l'humble et timide maître d'école qu'il représente dans *les Rantoux* avec tant de vérité! Pour en revenir aux *Affaires* sont les *Affaires*, je ne trouve guère de réserves à formuler dans l'interprétation. Si Mme Blanche Pierson ne parvient pas à satisfaire complètement, dans *le Monde où l'on s'ennuie*, malgré l'esprit de sa diction et la vérité de son jeu, ceux qui ont conservé le souvenir de la haute distinction dont Madeleine Brohan avait paré la duchesse de Réville, par contre elle est parfaite dans Mme Isidore Lechat. Simple, sobre, bourgeoise, brave femme, mais ayant gardé de son mari cette empreinte qui se révèle des qu'il est question d'argent, plaisante dans ses naïvetés, émue dans sa douleur. Mme Blanche Pierson a composé un personnage digne pendant de la création de Féraudy. Le Roy et Mme Lara conservent aux jeunes gens cette âpreté de la passion, caractérisant les êtres meurtris des premières luttes de la vie. Les deux hommes d'affaires sont fort habilement dessinés par Siblot et Numa. Le dernier à être repris par le rôle de Phinck, tandis que Alioux, qui l'avait suppléé pendant son absence, incarnait cette fois le vicomte de la Fontenelle à la place d'Henri Mayer, actuellement en Suisse, et de Dessoumes, mobilisé. Alioux est correct et adroit, à son ordinaire, mais son visage frais et gras n'exprime qu'imparfaitement les misères et les rancœurs du noble décauvé devenu l'intendant d'Isidore. Jacques Fenoux joue avec conviction et dignité le marquis de Porcellet auquel il donne une tournure de gentilhomme campagnard.

Le lendemain, le même Jacques Fenoux reprenait Pyrrhus à la représentation d'*Andromaque* affichée en matinée classique avec *Poil de Carotte*. Les autres rôles de la tragédie de Racine étaient interprétés par Mme Bartet, Delvaire et par M. de Max. Cette fois on n'avait pas le moyen de choisir, Mmes Weber et Madeleine Roch jouant *Horace* en Suisse en compagnie d'Albert Lambert fils, de Paul Mounet et de Silvain. Il est même très intéressant de noter qu'en pleine guerre la Comédie a pu jouer deux tragédies en même temps : l'une en son hôtel et l'autre en visite hors de France! Mlle Delvaire a fait un sérieux effort afin d'adoucir, d'attendrir, de « féminiser » — puisqu'on ne peut plus dire efféminer — son Hermione; elle est déjà beaucoup plus émouvante; elle le sera davantage encore le jour où, Albert Lambert fils reprenant Oreste, nous retrouverons l'opposition si clairement indiquée par Racine. A propos de Phoenix, abandonné à un élève du Conservatoire, je rappellerai que le rôle n'est pas une « utilité »; Paul Mounet, Silvain l'ont incarné; Louis Delannay l'interprétait, étant sociétaire, et je l'ai vu jadis longtemps tenu par l'excellent Martel.

Jeudi soir on redonnait devant une public nombreuse la *Mégère apprivoisée* précédée de la *Paix chez soi*.

Emile Mas.

EXPOSITIONS

Demain et lundi aura lieu, 10, rue La-Boétie, la quatrième exposition des ornements, que les adhérents de la Ligue internationale destinent aux paroisses de Belgique. Le public sera admis à la visiter les deux jours d'ouverture, de 1 heure à 5 heures du soir.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

THÉÂTRES

LE TRICENTENAIRE DE SHAKESPEARE A ETE CELEBRE A CALAIS

Calais, qui est une base importante de l'armée britannique opérant sur notre territoire, a célébré le troisième centenaire de la mort de Shakespeare avec un fêlé tout particulier.

Ce sont les officiers anglais qui ont pris l'initiative de cette cérémonie. Ils ont à cette occasion organisé dans la salle des fêtes d'un des camps de la ville une soirée qui fut très brillante, à laquelle ils avaient réservé de nombreuses places pour permettre à la population et aux officiers des armées française et belge d'y assister.

Une représentation dramatique fut donnée au bénéfice du « Star and Garter Home », une nouvelle institution fondée à Richmond pour les soldats blessés ou mutilés au cours de la présente guerre. Cette fête était placée sous le patronage du général Dine, gouverneur de Calais; du lieutenant général Clouton, commandant la base belge, et du colonel Nicholson, commandant la base anglaise.

Le programme comportait notamment des scènes tirées de *Twelfth Night* et de *Henry V*, et des chants et danses du temps de Shakespeare.

Les spectateurs reçurent en souvenir de cette fête shakspearienne une brochure commémorative du tricentenaire.

Shakespeare à la Comédie-Française. — La Comédie-Française donnera aux matinales classiques des Jours 18 et 25 mai deux représentations en l'honneur du troisième centenaire de Shakespeare et de Cervantes. M. Emile Boutrolle, de l'Académie française, a bien voulu accepter de faire une conférence à l'occasion de ces représentations.

La Comédie-Française en Suisse. — Après Berne, Zurich et Bâle, Genève a fait un accueil enthousiaste à la Comédie-Française.

Des ovations sans fin ont accueilli les artistes après chaque acte d'*Horace* et après les *Brebis de Panurge*, qui terminent le spectacle.

Pendant le principal entr'acte, le gouvernement genevois, représenté par son conseil d'Etat, et la ville de Genève, représentée par son conseil administratif, se sont rendus en corps sur la scène et, dans la foyer des artistes, rempli de fleurs, M. Buitry, chef du département de la justice, a pris la parole au nom de la République et du canton de Genève. Il a dit à M. Emile Fabre, administrateur général de la Comédie-Française qu'entouraient tous les artistes, la joie de Genève de saluer l'illustre compagnie et sa reconnaissance pour le rôle de charité qu'elle avait accompli.

Après M. Leblé, consul de France, M. E. Fabre a pris la parole pour remercier à Genève et la Suisse entière de l'accueil généreux qu'elles n'ont cessé de faire aux blessés français.

A l'Opéra-Comique. — Demain, matinée à 1 h. 1/2, *Werther*, avec Mlle Germaine Hallac dans le rôle de Charlotte, MM. Léon David, Vaur, Mlle Camille; on commencera par *les Amoureux de Catherine*, le charmant opéra-comique en un acte d'Erckmann-Chatrian et de M. Henri Maréchal (Mlle Tissier, Vautier, MM. Féraudy de Saint-Pol, Paillard, Solère à 7 h. 1/2, *Mignon*; l'interprétation réunit les noms de Mlle Denepierre, Guillon, MM. de Creus, Jean Pélrier, etc.

Jeudi, à 1 h. 1/2, *Lakmé*, les *Cadeaux de Noël*. Samedi, soirée à 8 h. 1/4, la *Tosca* (Mlle Marthe Chenal, MM. Fontaine, Jean Pélrier).

Dimanche 14, matinée à 1 h. 1/2, *Manon*, Soirée à 7 h. 1/2, pour les représentations de Mlle Lucienne Bréval, Carmen (M. Darmel, Henri Albers, Mlle Sonia Pavloff).

Mlle Lucienne Bréval, que nous avons si souvent applaudie à l'Opéra-Comique, vient de signer un brillant engagement pour la saison prochaine à la Scala de Milan, au Consiglier de Rome et pour l'Amérique du Sud.

La répétition générale et la première d'aujourd'hui. — C'est cet après-midi, à 2 heures, et ce soir, à 8 heures, qu'auront lieu, au théâtre Sarah-Bernhardt, la répétition générale et la première de la pièce en cinq actes de M. René Chavanne : *le Vengeur*.

Aux Capucines. — Demain dimanche, à 2 heures 1/2, nouvelle matinée du grand succès : *ça pousse! revue*; *Mon amie fait du théâtre*; *Cinq minutes*, s.v.p. avec toute la brillante distribution du soir, miss Campton, M. Berthez, Mlle Mérindol et Jane Saint-Bonnet en tête.

SAMEDI 6 MAI

Comédie-Française. — A 1 h. 10, *le Dépit amoureux*, *Maternité de la Septième*. A 7 h. 45, *la Marche nuptiale*. Opéra-Comique. — A 7 h. 50, *Phryné*, *Paillasses*, *Lumière et papillons*.

Odéon. — A 2 heures, *l'Epreuve*, *les Demoiselles de Saint-Cyr*. A 8 heures, *Tricouche et Cacalet*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *l'Homme qui assassinait*. Ambigu. — Ce soir, demain, mai, et soir, à 8 h. 30, dernières de *Ma Tante d'Honneur*. Mardi 9 mai, la *Femme X...*

Apollo. — A 8 h. 15, *Madame Boniface*. Athénée. — A 8 h. 30, *Théodore et Cie*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Polash et Perlmutter*. Capucines (181.156-40). — A 8 h. 30, *ça pousse! revue*; *Mon amie fait du théâtre*; *Cinq minutes*, s.v.p.

Châtelet. — Matinée jeudi et dim. 2 heures. Soirée sam. et dim., 7 h. 50, *les Exploits d'une petite Française*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 15, *Cœur de Française*. Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Attaisme*, *Péché de jeunesse*, *le Document 528 V*, etc. (Matinée dim. et mercre.)

Gymnase. — A 8 h. 50, *le Rubicon*. Porte-Saint-Martin. — Ce soir, demain, matinée et soirée, à 7 h. 45, *la Femme aux*. Mardi 9 mai, *la Flamme*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 15, *Zaza*. Jeudi, dimanche, matinée, *Madame Sans-Gêne*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Petit Café*. Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 2 heures (répétition générale), *le Vengeur*. A 8 heures, première.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *la Dame blanche*. Variétés. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York*.

Vaudeville. — *Julius César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS. ATTRACTIONS. CINEMAS

Olympia (Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30 : Vingt vedettes et attractions sensationnelles.

Guignol-Palace. — A 8 h. 20, *le Printemps du cœur*; *Un coin d'Algérie dans la vallée de l'Oise*. — Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (34, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palace. — *Pardon glorieux*; *le Coup de minuit*; *Spinelly cherche un mari*; *les Deux gilles*. Actualités milit. Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mai, et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *Les deux gilles*; *Un coup de feu dans la nuit*; *les Pyrénées catalanes*; *Tivoli-Journal*.

LES NOUVEAUX BONS MUNICIPAUX

L'émission de 300 millions de francs de nouveaux Bons Municipaux à laquelle procède en ce moment la Ville de Paris nous amène à rappeler que, jusqu'au moment de la déclaration de guerre, la Ville n'avait eu recours au crédit public que pour d'énormes travaux de transformation, d'agrandissement, d'assainissement et d'embellissement. Seul l'emprunt de 1871 avait servi au paiement de l'indemnité de guerre.

Lorsque le conflit éclata, il restait à émettre sur un montant de 900 millions de francs qui devaient servir à de grandes opérations d'édilité 665 millions de francs d'obligations municipales, tout laissait espérer alors qu'une tranche de 22 millions, pour laquelle l'autorisation avait été retardée pendant deux ans, serait mise en circulation en octobre 1914. Les événements ne le permirent pas.

Or, à ce moment même, la Ville se trouvait avoir à faire face à des dépenses nouvelles occasionnées notamment par le paiement d'allocation de chômage, alors que certaines de ses recettes — octroi, redemances — se trouvaient affectées par les circonstances.

Néanmoins, il fallait trouver les ressources nécessaires pour franchir la période de guerre. Était-ce au moyen d'impôts? Mais une ville comme Paris, ainsi que l'a fait observer M. Louis Dausset, rapporteur du budget municipal pour 1916, une ville qui a subi directement la menace de l'invasion, qui porte plus qu'aucune autre le poids de la guerre, qui est très sensible à tous les incidents heureux ou malheureux de la crise nationale, ne pouvait recourir à ce moyen. C'est alors que le gouvernement autorisa la création de Bons Municipaux à six mois et à un an.

Les deux premières émissions, ainsi que le renouvellement qui eut lieu au début de l'année en cours, obtinrent un grand succès que va égaler celui de l'émission en cours.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que ces Bons, qui ont leur intérêt payable sans retenue lors du remboursement, fixé à 5 fr. 25 0/0 l'an pour ceux à six mois et à 5 fr. 50 0/0 pour ceux à un an, offrent un placement avantageux et de premier ordre. Ils donnent en outre à leurs souscripteurs un droit de préférence aux emprunts qui seraient émis par la Ville avant la date de leur échéance.

Représentés par des coupures de 100, 500, 1.000 francs, ils sont abordables à tous. Enfin, et pour éviter tout dérangement superflu, ils sont délivrés immédiatement contre espèces aux guichets de la Caisse Municipale.

A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Quatre prix sont décernés à des officiers tombés au champ d'honneur

La Société de Géographie a tenu hier son assemblée générale sous la présidence de M. F. Schrader, qui prononça une allocution très applaudie.

M. Charles Alluaud fit ensuite une conférence sur l'Afrique orientale anglaise et allemande avant et pendant la guerre. Le baron Hubot, secrétaire général de la Société, donna enfin lecture du palmarès.

Quatre des grands prix de la Société sont décernés à des officiers tombés au champ d'honneur : Prix Dewez, au lieutenant-colonel d'Adhémar, pour ses explorations en Afrique; Prix Duveyrier, au capitaine d'Armier, pour ses voyages au Soudan français; Prix Eclmann, au capitaine Jordan, fils du président de l'Académie des Sciences, pour son expédition dans l'Afrique équatoriale; Prix Ducros-Aubert, au capitaine Dessier, fils de l'ancien gouverneur militaire de Paris pour sa mission en Chine.

Le Prix Polron est décerné au lieutenant d'Artillerie Charignon, actuellement aux armées, pour son ouvrage sur les chemins de fer chinois.

Des médailles sont attribuées à MM. Brenier, O. Montell, Mongin, Périgny, Mlle Main.

Enfin, la Société a tenu à décerner un de ses prix brillant critique militaire au *Journal de Genève*, le colonel F. Vexier, dont on connaît les ardentes sympathies pour la France.

TIRAGES FINANCIERS

Ville de Paris 1875. — Le numéro 356304 est remboursé par 100.000 francs; le numéro 478730 par 50.000 francs. Les trois numéros suivants sont remboursés par 10.000 fr.: 356438, 383388, 473905. Les quatre numéros suivants sont remboursés par 5.000 fr.: 117373, 133256, 351298, 37002.

Ville de Paris 1912. — Le numéro 13616 est remboursé par 100.000 francs; le numéro 578558 par 10.000 francs. Les cinq numéros suivants sont remboursés par 1.000 francs: 11110, 324647, 694217, 252929, 413478.

Foncières 1878. — Le numéro 1772673 est remboursé par 100.000 francs; le numéro 1295953 par 100.000 fr.; le numéro 732416 par 25.000 francs. Les numéros 989060 et 70000 sont remboursés par 10.000 francs. Les cinq numéros suivants sont remboursés par 5.000 francs: 66134, 83436, 178215, 473478, 864581.

Foncières 1885. — Le numéro 656489 est remboursé par 100.000 fr.; le numéro 920347 par 25.000 fr. Les six numéros suivants sont remboursés par 5.000 francs: 778268, 148474, 958917, 600324, 209025.

Foncières 1901. — Le numéro 257415 est remboursé par 50.000 fr.; le numéro 1031058 par 10.000 francs. Les six numéros suivants sont remboursés par 1.000 francs: 343910, 1118235, 114327, 878250, 725563, 1112660, 1089557, 623246.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Les épidémies en Allemagne pendant la guerre



Le Lazaret d'Ingolstadt

De tout temps des maladies nombreuses, des épidémies ont fait aux grandes guerres un sinistre cortège. A des époques où les armes étaient moins meurtrières qu'aujourd'hui, c'étaient la peste, le choléra qui décidaient souvent de la victoire d'un des combattants en allant ravager les rangs de son ennemi. Qui ne se souvient de Charles-Quint forcé de lever le siège de Metz parce que le typhus décimait son armée?

Que les maladies s'abattent particulièrement sur les troupes en campagne et que ces foyers gagnent les populations, c'est un phénomène qui s'explique par des causes les plus simples et les plus évidentes. En effet, les grandes masses d'hommes qui sont réunies dans ces conditions rendent l'application des règles les plus élémentaires de l'hygiène extrêmement malaisée. De plus, les fatigues anormales et prolongées en débilitant l'organisme le mettent en état de moindre résistance contre les agents infectieux.

Cependant depuis près de deux ans que dure la guerre aucune épidémie grave n'est venue sévir ni sur notre armée ni sur la population civile.

L'état sanitaire de l'une et de l'autre est resté excellent. Ce remarquable résultat est dû d'une part à la science et à l'admirable dévouement de notre corps de santé, d'autre part au fait que nous nous trouvons dans de bonnes conditions matérielles de vie.

Nos ennemis sont loin, malgré tout leur luxe de mesures prophylactiques, de pouvoir montrer une situation aussi satisfaisante. La fièvre typhoïde, le choléra, le typhus exanthématique et récurrent, la variole ont exercé chez eux des ravages plus ou moins considérables dont ils se sont bien gardés de parler dans leurs grands quotidiens, mais qu'il est facile de constater à la lecture du grand nombre de leurs publications médicales. Quelques lettres trouvées sur les Allemands morts

ne pourrai sortir avant trente-six jours et ne puis rien lire, car il faudrait tout brûler. »

En Allemagne et en Autriche, le nombre des cas de fièvre typhoïde observés a été très élevé. Afin d'enrayer la contagion, nos ennemis ont recours à la vaccination antityphoïdique à laquelle ils soumettent également nos soldats prisonniers et ceux de nos alliés russes ou anglais.

Les médecins allemands se servaient au début de la guerre du vaccin de Pfeiffer et Koller qui est obtenu en émulsionnant dans de l'eau physiologique des cultures de bacilles typhiques sur gélose à 37°. L'émulsion est chauffée deux heures à



La vaccination anticholérique des prisonniers français au camp de Chemnitz.

60°, puis additionnée d'acide phénique. Comme ce vaccin donnait des réactions trop violentes, les Allemands utilisent maintenant un vaccin chauffé aux températures de 53 ou 55°, qui semblent donner de moins fortes réactions. Cependant certains médecins ennemis préfèrent le vaccin stérilisé à l'éther ou vaccin du professeur Vincent qui est surtout en faveur en Autriche. En quelques mots nous rappellerons le principe de ce vaccin dont l'emploi généralisé dans notre armée donne les résultats remarquables que l'on sait.

Après avoir choisi des races variées du bacille d'Eberth provenant autant que possible des régions où le vaccin doit être inoculé, on fait une émulsion de cultures dans l'eau physiologique, puis on tue les bacilles par le mélange et l'agitation de l'émulsion avec de l'éther que l'on enlève ensuite.

Le contact des bacilles avec l'éther est maintenu pendant cinq heures, bien que les bacilles soient tués au bout de trente-cinq minutes.

En suivant la même méthode le professeur Vincent a préparé également un vaccin bacillaire antityphoïdique A et B. Il a aussi fabriqué depuis longtemps un vaccin mixte où entrent les éléments de ces divers vaccins. Il ne semble pas que ces derniers aient jamais été utilisés par les Allemands.

Nos ennemis pratiquent ordinairement la vaccination antityphoïdique en trois injections faites à deux travers de doigt sous les clavicules et respectivement de 1/2, 1 et 1 centimètre cube, à huit jours d'intervalle.

Les vaccinations ne commencèrent dans l'armée allemande qu'à la fin d'octobre 1914. Elles ont continué depuis sans interruption et ont été appliquées à toutes les classes nouvelles, aux réchappés et à tous les prisonniers.

Les Allemands s'accordent à déclarer que la plupart des hommes ont des réactions intenses durant au moins trois ou quatre jours. L'extrait suivant du carnet de route d'un soldat allemand du 35^e régiment d'infanterie le prouve nettement :

27 octobre. — Dans la soirée on nous vaccina contre la fièvre typhoïde au côté gauche de la poitrine. Nous fumes tous malades : fièvre avec frissons, douleurs de tête et diarrhée. Si les Français nous avaient attaqués aujourd'hui, nous aurions été perdus, car nous étions incapables de bouger.

Les hommes possèdent tous sur leur livret « soldbuch » la preuve matérielle des piqûres reçues avec les dates d'inoculation.

Les Allemands furent atteints sur le front par des épidémies sévères de fièvre typhoïde dès que commença la guerre de tranchées et malgré l'emploi de leur vaccin qui paraît ne pas avoir toujours l'efficacité désirée. En Argonne, particulièrement, ils durent installer de nombreux hôpitaux de typhiques. Il existe, aux environs de Châtel, dans le château de Chéry, un hôpital où 500 typhiques sont en traitement. Là on ne garde que les malades graves. Lorsqu'un soldat est atteint d'un embarras gastrique fébrile, il est amené en automobile au château de Chéry; si son état est jugé peu inquiétant, il est transporté plus à l'arrière dans des hôpitaux de fortune; plusieurs ont été amenés : à (Montmédy, dans le théâtre (Theater Lazaret), à Stenay, dans la caserne de cavalerie et dans des baraquements.

Les typhiques qui guérissent sont envoyés en convalescence en Belgique, dans les lazarets aménagés à cet effet. A Virton, au collège Saint-Joseph, il y avait ainsi quatre cents convalescents en traitement dans le même mois. Beaucoup ont eu des rechutes.

Dans les lazarets et les formations sanitaires de la zone des armées, le traitement de la fièvre typhoïde a consisté en lait et purées avec adjonction de pyramidon et de digitale. Les bains froids ne sont pas considérés par les médecins allemands comme ayant une action utile. A l'intérieur du pays, la thérapeutique la plus en faveur paraît être la vaccinotherapie. Entre autres exemples, 28 fièvres typhoïdes traitées avec le vaccin français de Vincent évoluèrent heureusement. A Vienne, on a pu faire des constatations identiques.

Plus que pour la fièvre typhoïde nos ennemis prennent contre le choléra, dont surtout une épidémie très grave a sévi en Autriche pendant les mois de juillet et août 1915, atteignant principalement la population civile, des mesures de protection très rigoureuses. Ils ont la plus entière confiance dans le vaccin anticholérique dont ils font le plus large usage. Ils prétendent que la durée de l'immunité que ce vaccin procure à l'organisme est au moins de six mois.

L'inoculation du vaccin se fait en deux injections, la première de un demi-centimètre cube, la seconde, 5 ou 6 jours après, de 1 c. c. Il est aussi arrivé, comme a pu le constater un médecin français prisonnier en Allemagne, que la vaccination anticholérique soit faite en même temps que la vaccination contre la fièvre typhoïde. A cet effet les deux vaccins sont mélangés et injectés en même temps, à huit jours d'intervalle, à la dose de deux centimètres cubes. Ces deux injections sont précédées d'une injection d'un demi-centimètre cube de vaccin antityphoïdique.

Le typhus exanthématique, dont l'agent de transmission est le pou, s'est attaqué aux troupes allemandes et autrichiennes, aux populations du théâtre oriental de la guerre et aux prisonniers internés en Allemagne et en Autriche, causant surtout en Galicie des ravages formidables qui se sont chiffrés par des milliers de cas par semaine.

LES SPORTS

CYCLISME

Milan-San Remo n'aura pas lieu en 1916. — L'U.V. Italienne, d'accord avec notre confrère la Gazette dello Sport, a décidé que la grande course annuelle internationale n'aurait pas lieu cette année : on en comprendra facilement les raisons.

Les Lyonnais pensent aux poids. — Le Comité lyonnais des Sports a versé entre les mains de M. le maire de Lyon la somme de 6.904 fr. 75, bénéfice net des fêtes sportives de bienfaisance données au parc de la Tête-d'Or, les 23 et 24 avril.

BOXE

Jack Britton bat Kid Lewis. — Kid Lewis, ancien champion poids plume d'Angleterre, devenu poids welter, s'est rencontré, mardi dernier, à la Nouvelle-Orléans (Etats-Unis d'Amérique), avec le crack Jack Britton. Conclu en vingt rounds, le match alla à la limite l'arbitre donnant la victoire à Jack Britton, lequel, de ce fait, prétend au titre de champion du monde de la catégorie.

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GROS: 317, Rue de Belleville — Paris
Envoi franco d'échantillons avec Bon-Prime contre 6 fr. 00.

La Bourse de Paris

DU 5 MAI 1916

La séance d'aujourd'hui a été aussi satisfaisante que celle de la veille, et c'est la fermeté qui domine dans l'ensemble des compartiments. Seules, sur le marché en banque, les industrielles russes sont quelque peu réalisées.

Nos rentes restent bien tenues, le 3 0/0 à 63, le 5 0/0 à 89. Nouvelle avance dans le groupe des fonds étrangers de l'Extérieur à 95,75. Peu de transactions en sociétés de crédit, où la Banque de France s'inscrit à 4.810.

Parité des gravis (Chemins français), notons une reprise de 10 points sur l'Orléans à 1.110.

Aux lignes espagnoles, le Nord-Espagne se consolide à 115, le Saragosse progresse à 435, les Andalous à 372.

Grande fermeté des cuprifères : le Rio s'améliore à 1.584, le Boléo à 820.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 1/2 ; Suisse, 114 ; Amsterdam, 244 1/2 ; Pétersbourg, 182 1/2 ; New-York, 593 1/2 ; Halle, 94 1/2 ; Barcelone, 587 1/2.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Rétablissement partiel du service de voitures automobiles à la gare de Paris-Quai d'Orsay. — A l'approche de la saison des voyages, la Compagnie d'Orléans vient de rétablir en partie son service de voitures automobiles de la gare de Paris-Quai d'Orsay à domicile ou vice versa.

Les voyageurs peuvent donc recourir de nouveau à ce moyen de transport qui, avant la guerre, avait reçu toute leur faveur.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25
Par poste, recommandé... 4 fr. »
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

Paraît aujourd'hui :

LE LAROUSSE MENSUEL

Dans l'arsenal des procédés scientifiques, les Allemands emploient au cours de la guerre actuelle, les jets de *Liquides enflammés* tiennent une place importante. Le *Larousse mensuel*, ce périodique si remarquablement varié, qui va des plus modestes informations pratiques aux sujets scientifiques les plus complexes, nous explique, dans son numéro de Mai, comment ces procédés savants ont été froidement conçus et mis au point par les incendiaires germaniques plusieurs années avant la guerre. Le même numéro nous offre en outre une prodigieuse abondance d'articles d'actualité, tels que l'étude de la Lettre des évêques belges aux prélats d'Allemagne sur les crimes allemands, la Déclaration obligatoire des biens de l'ennemi, la Guerre en 1914-1916, la Neutralité, le Ravitaillement des armées, une notice géographique sur les Hauts-de-Meuse, une biographie d'Elisabeth de Roumanie (Carmen Sylva), etc., etc. (Le numéro, illustré de 74 gravures et accompagné de cartes détaillées des opérations militaires : 90 centimes).

LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)
(chez tous les libraires et dans les gares).

SAMARITAINE

Lundi 8 Mai

et Jours suivants

TOILETTES NOUVELLES



BLOUSE en beau satin souple, joli motif ruban avec motifs brodés. Se fait en ivoire, marine, tilleul, bleu roy, ciel, rose ou noir... 12

Occasions spéciales
à
tous les Comptoirs.



Elegant VÊTEMENT
en beau taffetas noir,
garni petit volant coulissé
et ceinture en soie
pareille. Long. 0^m 90.
A la Samaritaine... 30

CHAPEAU tagal,
calotte taffetas... 12

Elegante ROBE mousseline
laine rayée, jolies
nuances, col et
poignets organidi.
A la Samaritaine... 37

CHAPEAU paille
fantaisie... 9 75

ALIMENTATION POUR NOS SOLDATS

NOUVEAUX ARTICLES DE MÉNAGE à 1^{fr} 65
A prendre dans nos Magasins

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{me} Claude LEMAITRE

CHAPITRE IV

Et cependant elle était pâle, tremblante, troublée. Retournant seul dans le salon, il murmura avec rage :

— Si je disposais de huit jours, le temps qu'il faut pour jouer la comédie de la passion, j'aurais jusqu'aux dépouilles et aux fripes de cette noble famille.

Didier se réfugia dans sa chambre. Il enrageait et passait de la colère au désespoir. Il pleura et maudit la vie.

J'ai besoin d'argent tout de suite, tout de suite, pensait-il avec fièvre.

Le fuirai et après mon départ on vendra cet hôtel ; mais qui sait si un jour je ne reviendrai pas à Paris plus riche que je ne l'ai jamais été ?

Indier Durand de Bland avait raison peut-être de se fier à sa destinée.

A bout de ressources, si est vrai, le financier ne tombait pas sous le coup des lois, son cas n'étant

pas frauduleux. Il ne fut ni appréhendé ni incarcéré à l'instar de pas mal de ses collègues.

Avait-il été plus honnête ou plus habile que les camarades ?

Je ne saurais préciser, mais il était si sympathique, il avait des manières si charmantes et il parlait chiffres avec tant de netteté et de hardiesse ! Pouvait-on l'accuser d'avoir volé ?

Ce bandit, qui avait dépouillé sa femme et ses clients, avait des livres scrupuleusement en règle. Des abus de confiance pouvaient peser sur sa conscience, ils n'étaient pas dans sa finance.

Il avait perdu l'argent des autres et le sien, en tout bien tout honneur ; et s'il manquait à ses engagements, c'était avec les apparences de la loyauté.

Et puis Didier « avait le sourire ». On pardonne beaucoup à la légèreté quand elle est accompagnée de grâce et d'amabilité.

Il fut rapidement notoire que la maison Durand avait fait de mauvaises affaires et qu'elle fermerait bientôt boutique d'argent... faute de marchandises. A la Bourse, on plaignait Didier, sans trop le blâmer.

Et plus d'un pensa : « Celui-là se tirera d'affaire. »

On ne dit pas du banquier : « C'est un homme à la mer. » Il faisait un simple plongeon, et personne n'en doutait : il remonterait quelque jour à la surface des plus brillantes opérations financières.

Il obtint de ses collègues les plus huppés et des agents de change ses amis des lettres d'introduction pour les chefs de la haute banque américaine.

— Je pars pour New-York et San-Francisco,

disait-il d'un air à la fois souriant et résigné. Les voyages forment la jeunesse et ils corrigent l'âge mûr.

CHAPITRE V

Clotilde quitta Paris pour Bland dès les premiers jours d'avril, absolument comme s'il eût été question d'y faire un séjour d'été un peu plus long que d'habitude.

Cependant, elle n'emmenait pas son personnel, elle avait congédié ses domestiques, témoins de sa splendeur.

Elle laissait aux créanciers de son mari, sans exiger les reprises que lui permettait son contrat de mariage, l'hôtel de la rue Ampère et les objets d'art qui l'ornaient.

Elle avait même restitué à son mari les bijoux splendides qu'il lui avait donnés au temps de sa prospérité. Pareille à quelque noble et jeune veuve d'un ancien régime, elle se retirait à la campagne pour y vivre économiquement et tenter d'y refaire une dot à sa fille.

Veuve, elle ne l'était pas, et elle caressait l'espoir chimérique d'être rejointe à Bland par Didier.

Pour obtenir le contenu de la cassette, les perles et les brillants dont le prix payerait le voyage en Amérique, Didier avait promis à Clotilde un adieu à Provins.

Elle hâta pour lui une installation qu'elle trouvait charmante, confortable, d'un charme, d'un confort capables de séduire et de garder Didier.

Clotilde n'avait qu'un mois pour transformer l'habitation ; c'est peu quand il faut rendre très agréable une maison de campagne depuis longtemps abandonnée.

MAISON FONDÉE EN 1817

LA COUR BATAVE

LA PLUS IMPORTANTE SPÉCIALITÉ DE BLANC

Actuellement
NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ
et
1^{re} COMMUNION

Envoi franco
du Catalogue sur demande.

42, 43, 45, 47, Boulevard Sébastopol, PARIS

COSTUME COMPLET : 9 FR. 90 En toile très fraîche pour l'été
Veste à pils et colature
4 poches et pantalon
Tous articles Sports et Militaires à Moitié Prix

ELIMS PIERRE 10, faubourg Montmartre (dans la cour)
162, avenue Malakoff (porte Maillot).
Catalogue gratis. — Expédition partout. — Prime

SAVON TRICAF
SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

Vous doublerez votre endurance



soldats, cyclistes,
chasseurs, sportsmen,
en adoptant la

Bande molletière

à spirale rectifiée

"THE PRATIC"

d'une parfaite élégance
grâce à sa coupe rationnelle,
à ses multiples courbures
et à sa fabrication soignée.

ne comprime pas
ne glisse pas
ne s'effrange pas

Vous la trouverez en toutes nuances
dans tous les Grands Magasins
Paris, Rouen, Colonies, Etranger

Dépôt à Paris : M. BLANCHET,
58, r. Vieille-du-Temple, Arch. 43-20
Manufacture et Bureaux :

844-266, r. de Bourgogne, Orléans (Tél. 4-33)

Exiger la Marque déposée :
THE PRATIC

DIVORCE

A FORFAIT avec FACILITÉS de PAIEMENT, France et Etranger (même par correspondance) par Avocat spécial (30^e année). — Réhabilitation à l'issue de tous. **VASSEUR 22, 92, Rue de Rivoli (en face la Tour St-Jacques).** Consultation ou lettre 5 fr.

Qui ?

Pourquoi ?

Comment ?

reprind sa publication

Dix numéros de la célèbre *Encyclopédie de la Jeunesse*, fondée en 1914 par Jean Trinquart, avaient paru avant la guerre. Le numéro 11, illustré de 113 gravures, est mis en vente aujourd'hui au prix de 0 fr. 75. Un grand Concours, doté de 250 prix est ouvert dans ce numéro sur une question d'actualité passionnante pour la jeunesse : « La France de demain ». Une partie nouvelle consacrée à la grande guerre a été ajoutée aux onze rubriques constituant le plan initial de cette publication admirable et unique en France, et qui sera pour les jeunes gens et les jeunes filles la plus attrayante et la plus instructive des lectures.

LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)
(chez tous les libraires et dans les gares).

VOIES URINAIRES, guérison rapide des écoulements av. Capsules Mayaud. Franco 5 fr. Ph^{ie} Normale : Tours.

LES CÉLÈBRES
VERRES
ISOMÉTROPIQUES

VOIR PLUS CLAIR
PLUS NET
SANS FATIGUE

FISCHER

12, B^{is} CAPUCINES
Réparations immédiates

AU LOUVRE

PARIS

LUNDI 8 MAI

PARIS

TOILETTES D'ÉTÉ

DAMES, HOMMES, ENFANTS

Pour l'aider heureusement dans son désir d'embellissement, le printemps devint son ouvrier. Il apporta à cette œuvre plus de hâte, de soin et d'habileté que les maçons, les menuisiers et les tapissiers du pays.

Les lilas, en peu de jours, se couvrirent des plus tendres feuilles et des grappes fleuries les plus embaumées. Les acacias et les iris effeuillèrent maints pétales sur les gazons déjà émaillés de coucous, de pâquerettes, de pervenches et de violettes.

Le père Alcide le déclara tout net : jamais il n'avait vu saison aussi prospère et aussi matinale.

Les odeurs fortes des groseillers du Japon et des mugnets volaient sur la brise, et déjà les roses aux durs boutons sanglés à craquer dans leurs corolles dentelées éclataient ce corset, tant elles voulaient vivre.

Les oignons, narcisses, tulipes et jacinthes achetées à Paris par Clotilde firent, dans le jardin, des corbeilles, tandis que les seringat et les bouleaux de Hollande dressaient des guirlandes dans les massifs.

Vieux jardin à la française, vieux jardin sans style où les bonnes gens avaient laissé croître tout ce qui voulait sentir bon et s'épanouir, vous étiez un gros bouquet parfumé offert par le ciel à Clotilde et à Monette.

Vous n'étiez pas un parc anglais, vous manquiez de ligne et de style, mais tout battant neuf de pétales et de pistils, vous aviez les attraits d'une marquise paysanne aux dix-huit ans frais éclo-

Votre beauté n'était pas celle du diable, c'est-à-dire éternelle. Vous fleurissiez et reflorissiez, et plusieurs générations de renoncules et de jasmins appellèrent la même année toutes les roses.

En mai, les premières fusées des roses de Bengale éclatèrent, elles étaient du tendre rose des Jours de Monette, devenue la reine du jardin.

Clotilde reconnut les amies de son enfance heureuse, car, il faut en convenir, les petites filles qui grandissent parmi les fleurs et les oiseaux sont les filleules des fées.

Dès le matin, l'enfant, devenue une gentille fille de l'air, menait parmi la ronde majestueuse des arbres une course folle de lutin. Elle allait de sa démarche légère réveiller le jardin endormi depuis le départ de Clotilde emmenée à Paris par son mari Didier.

Ce fut elle, sans doute, qui d'un souffle léger éveilla les roses qui, Alcide l'affirma, s'ouvrirent beaucoup plus tôt que les autres années.

Et Clotilde l'espérait, ces belles dames roses aux robes somptueuses, aux parfums variés, relendraient le châtelain au manoir quand il viendrait faire ses adieux d'Amérique.

Deux fois il écrivit à Clotilde. Dans sa première lettre, il lui annonçait qu'en réglant ses affaires, il avait obtenu du temps de ses créanciers et qu'il évitait la faillite. Il avait vendu l'hôtel de la rue Ampère, les bijoux de prix de Clotilde, les objets d'art, mais il avait gardé, naturellement, les portraits et les souvenirs de famille de Clotilde et aussi l'image de sa femme par Besnard, une œuvre qui avait fait sensation à un des derniers salons.

« Je vous porterai ces bibelots auxquels vous êtes attachée avant de partir pour l'exil que vous refusez de partager avec moi. Je ne m'étonne plus de votre abandon. Suivre un homme ruiné n'est pas très engageant. Vous voulez vous consacrer à l'éducation de notre enfant, je ne puis vous blâmer de

me la préférer. Mais vous me sacrifiez et vos devoirs d'épouse cèdent devant l'avenir et le bonheur de votre fille. Les Américaines, dit-on, n'agiraient pas, dans un cas pareil, comme vous. Le mari d'abord, les enfants ensuite... »

Didier n'avait jamais écrit une aussi longue lettre. La relisant, tout surpris de sa facilité épistolaire, il faillit renoncer aux affaires d'Amérique pour devenir journaliste.

En recevant cette épître, Clotilde se batta de retenir à Bland le volage, l'aventureux époux. Elle croyait reconnaître dans cette abondance de mots un besoin de retraite et peut-être même d'affection. L'habitante d'un pays qui fit éclore le myosotis d'Hégésippe Moreau, construisit tout à loisir une sorte d'idylle conjugale dont elle était l'héroïne et son mari le partenaire romanesque.

Didier eut tôt fait de la sortir de ce beau rêve et avec quelle brutalité.

Du Havre, il envoya une seconde lettre à sa femme. Il parlait sans être venu la saluer et embrasser leur fille. Il brûlait la dernière étape avant son voyage, c'est-à-dire la visite à Provins. Clotilde avait compté sur la politesse de Didier, sur sa courtoisie, souvent plus forte que son indifférence. Elle ignorait encore le sans-gêne du financier qui suit une proie épuisée pour courir vers de nouveaux hasards.

Elle sentit à ce moment la gravité d'une séparation qu'elle avait voulue pour préserver ses dernières ressources. Elle lui apparut alors menaçante et pleine de conséquences inattendues.

(A suivre.)

Les Russes au camp de Mailly



LA CHARGE A LA BAIONNETTE



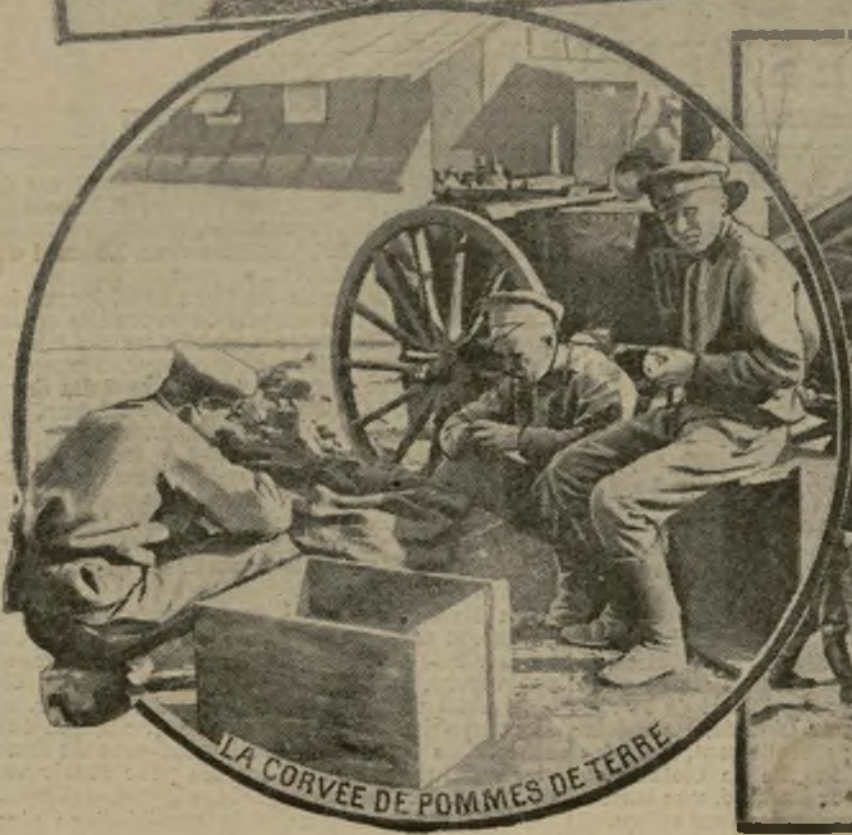
LES RENSEIGNEMENTS DU GENDARME FRANÇAIS



UNE LEÇON D'ESCRIME A LA BAIONNETTE



LES PREMIÈRES CHALEURS ALTÈRENT



LA CORVÉE DE POMMES DE TERRE



LE LAVOIR

Au fur et à mesure de leur arrivée en France, les effectifs de troupes russes sont dirigés sur le camp de Mailly où, après quelques jours de repos, ils commencent à vivre l'active existence du camp, bien remplie du matin au soir. Exercices, soins d'hygiène, services religieux, conférences faites par les officiers : ainsi se répartit l'emploi du temps de ces magnifiques poilus de l'Est, en attendant l'heure où ils franchiront les portes du camp, bataillon après bataillon, pour aller, avec nos soldats, souscrire au commun devoir.